

JOURNAL HELVETIQUE

O U

RECUEIL

D E

PIECES FUGITIVES DE LITERATURE  
CHOISIE ;

*De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Païs Etrangers.*

<sup>1</sup>  
**DEDIÉ AU ROI.**

FEVRIER 1761.



NEUCHATEL,

*De l'Imprimerie du premier EDITEUR de ce Journal.*

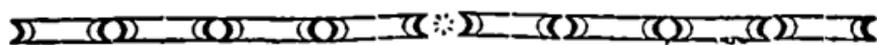


MDCCLXI.





# JOURNAL HELVETIQUE.



FEVRIER 1761.



## CINQUIEME LETTRE

*D'un Protestant , employé dans la Mission  
pour convertir les Juifs.*



IL s'en est peu falu , mon cher Ami,  
que ma dernière lettre n'ait été  
véritablement la dernière de toutes. Je cra-  
chois déjà du fang , quand je vous l'écrivis ,  
& deux jours après je fus saisi d'une fièvre,  
des plus ardentes. Nôtre Rabin , qui alloit  
faire un voiage , aiant pris mon état , ne  
voulut pas partir fans avoir recomandé à son  
frère de me doner tous les secours , qui dé-  
pendroient de lui. L'aimable home , que  
ce Médecin ! Une phisionomie intéressante,

un regard doux & gracieux, mais en même tems si pénétrant, qu'il semble lire dans vos pensées & deviner la cause de vos inquiétudes : Une sorte d'enjouement naturel dans ses discours ; vous diriez qu'il porte aux malades la joie & la santé sur ses lèvres. Qu'est-ce donc que ceci, *Monsieur le Missionnaire* me dit-il, en tirant les rideaux de mon lit ? Voudriez vous changer d'air, avant que nous aions seulement entamé, vous & moi, notre querelle ? Savez vous, qu'en nous entreprenant, vous vous êtes accroché à des gens, qui ne lâchent pas facilement prise ? Allons, donnez moi vite votre bras ; que je voie s'il est tems de faire une libation de votre sang, à notre Synagogue. Ce mot m'ayant fait rire, Bon ! dit-il, en me tâtant le pouls ; la victime vient de bonne grace à l'Autel. Qu'on appelle promptement le Sacrificateur, pour faire sa fonction. Un Chirurgien Juif, tout fait à son badinage, étant venu, voici, lui dit-il, un M. assez incivil, pour blesser le respect, que nous rendons à la mémoire de nos Ancêtres. Il voudroit nous persuader, qu'en faisant mourir JESUS de *Nazareth*, ils firent mourir le vrai MESSIE. La Providence vous livre entre les mains ce téméraire Acusateur de nos Pères. Ouvrez lui la veine ; vengez ainsi l'honneur de nos Aïeux. Jamais en ma

vie je ne fus saigné si habilement. Ils me firent prendre ensuite dans un bouillon, je ne fai quelles gouttes, qui me procurèrent un long & doux sommeil, & des rêves agréables. Dès lors, par la grâce de Dieu, mon crachement de sang fut arrêté, l'ardeur de ma fièvre diminua considérablement, & il n'y eut plus à craindre d'inflammation pour ma poitrine.

Mon Médecin étant venu me voir le lendemain, Eh bien, lui dis-je, mon redoutable Enemi, cette pauvre victime, que vous vouliez immoler aux manes de vos Aïeux, n'est pas encore expirée. Ne vous flatez pas, me répondit-il, vous êtes toujours entre les mains des Juifs; c'est tout dire. N'avez vous pas lû, dans quelques uns de vos Historiens, que nous savons empoisonner les fontaines publiques, dérober des enfans à leurs Mères, pour les égorger dans des lieux souterrains, & boire leur sang à la ronde & autres semblables gentilleses? Hélas! lui dis-je, en poussant un profond soupir, un de nos grands Apôtres avoit bien prévu, qu'un faux zèle porteroit dans la suite plusieurs Chrétiens, à inventer & à répandre, contre vôtre Nation, les plus noires calomnies. C'étoit sans doute la conoissance d'un si triste avenir, qui nourrissoit *dans son cœur, une douleur continuelle*, & qui lui avoit

fait fouhaiter, *qu'il y eut de la part du Sauveur, quelque anathème (\*) prononcé* contre tout Chrétien, qui par ses discours ou ses actions, augmenteroit encore l'éloignement, que les Juifs incrédules avoient déjà pris pour l'Évangile. Vous donez là, reprit-il, aux paroles de votre Apôtre, un sens qui paroît assez naturel, & qui lui sauve une absurdité d'autant plus grande, qu'il est écrit dans tous les cœurs, que personne ne peut desirer d'être en exécration, & que d'ailleurs on ne voit pas, comment la malédiction divine, qui seroit tombée sur un des premiers Prédicateurs du Christianisme, auroit pû être un moien de salut pour nôtre Peuple. Mais si JESUS est le Messie, pourquoi n'a-t-il pas exaucé les vœux de son Apôtre ? Pourquoi n'a-t-il pas fulminé, en quelque endroit du Nouveau Testament, cet anathème, qui auroit empêché les Chrétiens de faire tant de maux aux Juifs, & souvent sans la moindre aparence de raison ?

Je conçois, lui répondis-je, qu'un tel anathème auroit rendu nôtre Seigneur suspect d'une prédilection particulière pour les Juifs, come étant issus du même sang que lui. Cette prédilection, qui est toujours un foible dans les homes, trop entê-

---

(\*) Rom. IX. 2. & 3.

tés de leur race , ne fauroit former un des caractères du Sauveur du Genre-Humain. Destiné à juger toute la terre , selon la plus exacte équité , il doit , come son Dieu & Père , être exempt de toute acception de personnes , & ne conoitre qui que ce soit selon la chair ; mais voir tous les homes du même œil de bonté & de justice. Il ne doit donc y avoir dans ses loix , qu'un seul & même anathème pour tous les homes injustes , de quelque Nation qu'ils soient , & quelle que puisse être l'origine ou la condition de ceux à qui ils font du tort , par leurs mauvaises paroles & leurs mauvaises œuvres. Si les Chrétiens , à qui cet anathème doit être parfaitement connu , le méprisent , ils en feront plus sévèrement punis ; mais dans toutes les Religions , on ne trouve que trop de gens intraitables , come j'en fis l'autre jour l'expérience , dans une Maison Juive.

Il me pria de lui faire part de cette aventure. Je lui fis donc un fidèle récit , de ce qui m'étoit arrivé chez la Veuve , dont je vous ai parlé ci devant. Il m'aprit le nom de mon fâcheux. Il est , me dit-il , Frère de cette Dame , dont il exerce depuis quelques années la patience , par ses brusqueries , sa dureté , son avarice , & son humeur impérieuse , aiant pris à lui l'administration de tous les biens de cette maison , d'abord après la mort de son

Beaufrère. Quoi qu'il n'ait point d'enfans, il est d'une avidité insatiable pour les richesses. Ses ufures lui ont attiré quelques petits démêlés avec la Justice, qu'il a toujours fait taire, à force d'argent: Cherchant à couvrir ses défauts du voile de la Religion, il fait parade de son zèle, bien moins pour la Loi de Moïse, que pour les Traditions Judaïques, dont il est le plus opiniâtre défenseur. Vous êtes heureux, continua-t-il, qu'il n'ait pas ensanglanté la Scène. Il lui est arrivé, plus d'une fois, dans les disputes, de frapper & meurtrir ses Adversaires. Il voioit, lui dis-je, à mon côté une épée, qui le tint peut-être en respect; mais come je ne dispute jamais de Religion avec personne, & que je me borne toujours à exposer, avec douceur, mes sentimens, à ceux qui veulent les conoitre, je n'étois pas assez insensé, pour parler de controverse à un home, qui ne faisoit éclater, que de l'empotement.

Vous ne voudrez donc pas, reprit-il, la traiter avec moi non plus, la controverse; car je suis aussi home à ne pas démordre d'un *iota*, de ce que m'ont appris mes Maîtres. Pardonnez-moi, lui repliquai-je, vous me donnez trop de curiosité, pour ne pas chercher à voir, jusqu'où peut aller votre obstination. Vous ne le verrez pourtant pas aujourd'hui, me dit-il, vous avez

affès parlé pour un malade ; nous remettrons la partie à une autre fois. Je l'atendois le lendemain : Il ne vint point. Le jour suivant , dès que je le vis paroître , je m'écriai : Ah ! *mon cher Monsieur* , à quelle épreuve vous mîtes hier mon impatience ! Je voulois bien venir , me répondit-il , mais je fus apellé auprès de vôtre Fâcheux , qui a été frapé d'une Apoplexie mortelle. On l'avoit déjà saigné , quand j'arrivai. Je le trouvai sans conoissance , & dans les plus violentes agitations : La maison rétentissoit de ses hurlemens. Le voïant dans un état désespéré , je m'arrêtai pour consoler sa Sœur , qui étoit d'une affliction inexprimable de le voir ainsi mourir , sans avoir la liberté d'esprit nécessaire , pour réparer les torts qu'il pouvoit avoir faits par ses ufures , & pour demander pardon à Dieu de ses emportemens & de tous ses autres péchés. Je ne lui cachai pas , que je craignois un peu , qu'à l'ocasion de la visite , où il vous avoit surpris chez elle , il n'eût fait un Testament , pour la priver de son héritage. Elle m'avoüa , que cette crainte ne lui paroïssoit que trop bien fondée , parce qu'il s'étoit furieusement emporté contre elle , après que vous futes parti , & que toute la soumission , la patience & la douceur , dont elle avoit usé dès lors , pour le fléchir , n'avoient fait que l'aigrir d'avantage.

Ainsi, pendant que deux amis tâchoient de calmer ses agitations machinales, nous allâmes elle & moi, examiner les papiers & ses écritures. Nous y trouvâmes en éfet, le commencement ou projet informe d'un Testament, qui alloit à la deshériter, *pour des raisons, disoit-il, bien conues de ma Sœur elle même, de ma propre Conscience, & du Scigneur mon Dieu*; mais il n'y avoit encore aucune institution d'héritier. Cachez, lui dis-je, ce projet, pour le bruler, dès que vôtre frère sera expiré, & n'en parlez jamais à personne.

A ce récit de mon Médecin, je demeurai interdit, come uu home frapé d'étonement. D'un côté, je frémissois à l'idée d'un home intolerant & chargé d'ufures, qui alloit dans peu de momens paroître devant le Tribunal de Dieu, sans s'être reconu : D'un autre côté, je ne pouvois m'empêcher de bénir en mon ame, le Seigneur, de ce qu'il n'avoit pas permis, qu'une vertueuse famille fut privée, à mon ocaſion, d'un héritage qui lui venoit par droit naturel. Mon Médecin, qui lisoit sur mon visage tout ce qui se passoit en mon esprit, me dit alors, pour faire diversion à mes pensées : Voions un peu, coment vous expliquez l'Oracle des soixante & dix Semaines de DANIEL. Si vous vouliez bien, lui répondis-je, me dire auparavant, de quelle manière vous traduisez vous même

cet Oracle, j'essaierois tout de fuite de vous en doner la paraphrase. Il agréa ma proposition ; de sorte que sur chaque verset, nous primes alternativement la parole. Pour vous mettre en état de juger de nôtre conférence, je n'ai qu'à vous copier ici sa Version, en Caractères Italiques, & mon Commentaire, en Lettres Romaines.

DANIEL, Chapitre IX.

24. *Il y a de fixe, soixante & dix Semaines, touchant votre Peuple, & touchant la Ville de votre Sanctuaire, jusqu'à la conclusion de sa révolte, & à la consommation de ses péchés; aussi bien que jusqu'à l'expiation de l'iniquité, & à l'introduction de la justice des siècles, jusqu'à ce enfin, que la Vision & le Prophète soient scellez, & qu'il reçoive l'onction dans le Saint des Saints.*

„ Le nombre de soixante & dix Semaines,  
 „ dont chaque jour marque une année, est  
 „ fixé d'une manière précise & invariable, à  
 „ l'égard de la Nation Juive, dont vous êtes  
 „ membre, ô *Daniel*, & à l'égard de la Ville  
 „ de Jérusalem, où DIEU rétablira, suivant  
 „ vôtre prière, ses Autels & son Temple.  
 „ Les Juifs, après leur retour de la capti-  
 „ vité, se rebelleront de nouveau contre  
 „ Dieu leur Libérateur, & au bout de quatre

„ cent quatre vingt dix ans, dont je vous  
 „ indiquerai bientôt le comencement, ils  
 „ mettront le comble à leur révolte & à leurs  
 „ péchés, en crucifiant le Sauveur, qui  
 „ mourra, pour expier l'iniquité des pécheurs  
 „ repentans, & pour établir, par sa Résurrec-  
 „ tion, & par la Prédication de ses Apôtres,  
 „ l'Evangile éternel, la Doctrine de la Justi-  
 „ fication par la Foi en son Nom; Doctrine,  
 „ qui dans tous les siècles, sera proposée aux  
 „ homes, pour leur faire obtenir le salut.  
 „ Cependant cette Vision prophétique de-  
 „ meurera come cachetée, par raport aux Juifs  
 „ incrédules, lesquels ne reconoitront pas  
 „ qu'ils l'ont eux mêmes acomplie, en cru-  
 „ cifiant le grand Prophète, que MOISE leur  
 „ avoit promis. Ce Prophète lui-même sera  
 „ come scellé, pour eux, par son Ascension  
 „ dans le Ciel, dont le lieu très-Saint étoit  
 „ le type, & il y recevra, avec l'Onction  
 „ Roïale, le pouvoir de répandre sur son  
 „ Eglise, les Dons du Saint Esprit. “

25. *Sachez donc, & comprenez, que depuis  
 la publication d'un Edit, pour rétablir &  
 rebâtir Jérusalem, jusqu'au Messie votre Prince,  
 il s'écoulera, sept Semaines, & soixante &  
 deux Semaines. La Place publique, & le Fossé,  
 seront rétablis; quoique dans des tems fâcheux.*

„ Sachez donc & comprenez, que depuis  
 „ l'Edit, qui sera acordé par ARTAXERXES

„ *Longuemain* (†) en la septième année, de  
 „ ce Roi de Perse, pour rétablir l'Etat Civil  
 „ & Eclésiastique des Juifs, jusques au  
 „ MESSIE vôtre Prince, qui d'abord sera  
 „ anoncé par *Jean Baptiste* son Précurseur,  
 „ au comencement de la soixante & dixième  
 „ Semaine, & qui ensuite exercera lui-même  
 „ son ministère, jusqu'à la fin des sept ans de  
 „ cette dernière Semaine, il s'écoulera deux  
 „ périodes de tems, l'un de sept Semaines,  
 „ & l'autre de soixante deux Semaines. Pen-  
 „ dant le prémier de ces deux Périodes, le  
 „ bon ordre sera rétabli, dans l'intérieur de  
 „ l'Etat & de l'Eglise, & l'un & l'autre seront  
 „ mis à couvert de toutes les insultes de  
 „ ceux du dehors, par les sages réglemens,  
 „ qui y seront faits; malgré les opositions &  
 „ les difficultés, que rencontrera ce long &  
 „ important ouvrage. (†) “

26. *Mais après les soixante & deux Se-*  
*maines, le Messie sera retranché; mais non*  
*pour lui-même; puis le Peuple d'un Prince qui*  
*doit venir, détruira la Ville & le Sanctuaire;*  
*de sorte que la fin d'icelui, ( du Sanctuaire )*

---

(†) Voyez cet Edit au Chapitre VII. du Livre d'ESDRAS.

(†) N E H E M I E, Successeur d'ESDRAS, mit la dernière main à ce rétablissement, l'an 49 de l'Edit, par l'Acte solennel de Réformation, dont il est parlé dans le treizième Chapitre de son Livre.

arrivera *par un déluge* de maux, & qu'elle éprouvera, dans sa ruine, des désolations, jusqu'à la fin de la guerre.

„ Depuis les sept Semaines, ou les quarante neuf Années (qui se termineront à la Réformation de Néhémie) il s'écoulera un second période, de soixante deux Semaines prophétiques, qui font quatre cent trente quatre ans, à compter depuis l'Acte solennel de cette Réformation, jusques au commencement de la prédication de Jean Baptiste. Le Messie n'aura pas plutôt achevé son ministère, en la fin de la soixante & dixième année (ainsi qu'il a été dit ci-dessus au verset 24) qu'il sera retranché du monde; non pour aucun mal qu'il ait comis; mais pour la rédemtion du Genre Humain. Vous comprenez aisément, qu'il fera mis à mort, à la sollicitation des Habitans de Jérusalem & de leurs Conducteurs, si vous vous rappelez, ce que je vous ai dit d'abord, de la révolte & des péchés de cette Ville, & si vous faites attention, à ce que je vais ajouter, que le Peuple Romain soumis à un Empereur, dont la domination se fera étendue sur la Judée, détruira ensuite la Ville & le Sanctuaire. Le Temple trouvera sa fin, dans la multitude des maux, que les Factieux y attireront, & dont il sera inondé, come des

„eaux d'un torrent, & la Ville criminelle  
 „fera rafée jusqu'aux fondemens, après une  
 „résistance, qui n'aura servi qu'à prolonger  
 „la guerre, & à accroître les désolations.“

27. Il ( le Messie ) confirmera ensuite l'al-  
 liance à plusieurs, pendant une Semaine; lors-  
 qu'il aura fait cesser, pendant la moitié d'une  
 Semaine, le sacrifice & l'oblation; puis celui  
 qui doit désoler, oui, jusqu'à une destruction,  
 même très-grande, fondera sur celui qui avoit  
 pris son vol, par des abominations, sur celui  
 qui méritera d'être désolé.

„Le Messie néanmoins, ne rejettera pas  
 „pour toujours votre Nation. Il viendra un  
 „tems, où elle fera rétablie dans l'alliance  
 „de Dieu, de même que plusieurs autres  
 „Peuples. Pendant l'espace de sept années,  
 „qui font une Semaine prophétique, le  
 „Christ les recevra dans son Eglise, & les  
 „afermira entièrement dans la Foi Chrê-  
 „tienne; mais il faut auparavant, que l'on  
 „voie le Sacrifice de vos louanges, & l'Obla-  
 „tion de vos Prières publiques, cesser pen-  
 „dant trois ans & demi, par l'interdiction  
 „de vos Synagogues. (\*)

„Après les sept années de la confirmation  
 „de l'alliance de Dieu, aux Juifs & à plusieurs

---

(\*) Conferez ce qui est dit ici de la moitié d'une  
 semaine, avec Apoc. XI. 9.

„ autres Nations , nouvellement converties ,  
 „ le Peuple faint , qui doit désoler , & jusqu'à  
 „ une entière destruction , son Enemi mortel ,  
 „ ira fondre sur lui , dans le tems que par  
 „ des complots abominables , & par une levée  
 „ infernale de Boucliers , il remuoit son aile  
 „ impie , pour reprendre son premier vol ,  
 „ & rétablir en tous lieux , sa tyranie & ses  
 „ faux cultes. “

Quand j'eus fini cette explication , mon  
 Médecin me pria de la lui doner par écrit ,  
 pour l'examiner plus mûrement , ce que je  
 fis avec grand plaisir.

Je suis &c.

P. S. Si mon Fermier vous a livré la rente  
 promise , de mon petit Domaine ; je vous  
 prie d'en compter l'argent au Juif , Corres-  
 pondant de mon Banquier. Je joins dans un  
 billet séparé l'adresse de l'un & de l'autre ,  
 afin que je puisse toucher , chez le dernier ,  
 la somme de la Lettre de change , que le  
 premier nous donera à tirer sur cet ami.

## FRAGMENS HISTORIQUES.

## II.

## FRAGMENT.

*Depuis le Déluge jusqu'à la Vocation  
d'ABRAHAM.*

*Ans du Monde 1657.*

**N**OE' sort de l'Arche, âgé de 601 ans. Son premier soin est d'élever un Autel, & d'offrir un Sacrifice de toutes sortes d'Animaux nets. Dieu, pour sauver quelques vestiges de la première douceur de nôtre nature, ne lui permet de manger la chair des bêtes, qu'en lui en interdisant le sang; il lui défend de verser celui des homes, lui ordonne de punir l'Homicide de mort: Il daigne encore faire une Alliance particulière avec ce Patriarche, s'engage de ne plus inonder la terre, & donne l'Arc-en-Ciel pour gage de sa promesse.

Descendu de la Montagne NOE' s'adonne à l'Agriculture & plante la Vigne. Un jour, surpris par le Vin, dont il ignoroit les effets, il dormoit dans sa Tente tout découvert.

CAM  
maudit.

H

le voit , apelle ses Frères , qui , par un sentiment de modestie , couvrirent la nudité de leur Père. NOE' le fût , bénit SEM & JAPHET , & maudit CAM.

L'endroit où ce Père du nouveau Monde se retira dans la fuite , nous est inconnu. On a essayé d'en faire le FOHI de la *Chine* ; mais le sentiment le plus conforme à la raison & à l'Histoire , est qu'il fixa sa demeure en *Arménie* , d'où ses enfans & leur postérité ne partirent qu'après sa mort.

Mort de  
NOE'.

Ce fût à l'âge de 950 ans que NOE' païa le tribut à la nature. On prétend encore montrer son Sépulcre dans la *Mésopotamie*. Il laissa 3 fils , JAPHET , SEM & CAM. MOISE ne suit que la Généalogie du second , sans doute parce qu'il n'écrit que l'Histoire des Israélites. Il parle cependant de la Postérité des deux autres jusqu'à la dispersion ; & par là il nous transmet les noms de ces premiers Fondateurs des Nations.

JAPHET. NOE' , en bénissant JAPHET , qui étoit certainement l'aîné de ses fils , lui anonça que *Dieu l'élargiroit , qu'il logeroit un jour dans les Tentés*

*de Sem*, & que *Cam* seroit son *Serviteur*. En jettant un coup d'œil sur la fuite de l'Histoire, j'y vois, à la lettre, l'accomplissement de cette Bénédiction prophétique. La Postérité de *JAPHET* a possédé l'*Europe*, le Nord de l'*Asie*, l'*Arménie*, la *Médie*, la *Tartarie*, l'*Inde*, la *Chine*: Elle a envoyé de nombreuses Colonies en *Amérique*: Elle a logé dans les *Tentes de Sem*, puisque nous avons vû les *Mèdes* unis aux *Babyloniens*, renverser l'Empire d'*Affiric*, la *Grèce* & *Rome* étendre leurs Conquêtes jusques dans l'*Asie*; ou si l'on veut la conoissance du vrai Dieu, longtems renfermée chés les *Juifs*, heureusement transmise aux *Descendans de JAPHET*. En subjuguant enfin l'*Egippte* & la *Caldée*, ils ont rendu *CAM* le *Serviteur* de son Frère. Des traits si marqués, tant d'événemens, que l'home ne peut prévoir, qu'il ne comprend même que par la succession des âges, déposent sans doute assés en faveur de la divinité des *Ecrits de MOISE*.

*CAM* maudit par son Père est devenu la croix des Faiseurs de conjectures. On l'a métamorphosé en

CAM.

*Nègre* & en Père des *Nègres*. On l'a peint sous les traits plus noirs encore d'un scélerat & d'un damné. On en a fait le Héraut de l'Idolatrie & l'Inventeur de la Magie. Voilà une indiscretion, dont les suites sont bien terribles. Pour moi qui fais que CAM avoit été béni de Dieu meme, & que sa Postérité, plus nombreuse que celle de ses Frères, a aussi possédé de plus vastes contrées, je n'aperçois dans cette Malédiction, qu'une prophétie de ce qui devoit arriver.

**NIMROD.** NIMROD l'un des plus fameux Descendans de CAM devient puissant sur la terre. Il étoit un si grand Chasseur devant l'Eternel, que la chose étoit come passée en proverbe. Fut-il donc un home vertueux, un illustre Conquéran? Se concilia-t-il l'estime de ses Contemporains? Ou, come il plait à d'autres, énorme Géant, Usurpateur ambitieux, Oppresseur tyrannique, Auteur de l'adoration du feu, premier Persécuteur en fait de religion, Home farouche? NIMROD a-t-il encore été le premier de ces ravageurs de Provinces, qu'on appelle Conquérans?

Que d'efforts favans n'a t'on pas faits pour le trouver dans l'Histoire profane ! Est-il BELUS ? Est-il N I N U S ? Seroit ce peut-être BACHUS ? On lui a doné tous ces titres , & beaucoup d'autres : Mais par malheur on a oublié d'en doner les preuves : Les visions des Rabins ont même trouvé un libre champ dans sa mort. L'imagination a toujours enfanté les chimères ; mais il n'appartient qu'à la crédulité de les adopter.

SEM.

SEM, que j'ai réservé exprès, pour offrir plus à propos au Lecteur la suite des Patriarches, eut pour fils ARPHAXAD, deux ans après le Déluge. NOE' le bénit, en disant : *Béni soit le Dieu de Sem & Canaan sera son Serviteur.* CAM & JAPHET adoroient encore alors le même Dieu ; mais je l'ai déjà dit, toutes ces bénédictions de NOE' étoient prophétiques. La conoissance du vrai Dieu devoit être longtems renfermée dans les Tentés de SEM, pendant que la postérité de ses Frères seroit plongée dans l'Idolatrie. Ce fut donc à ce Fils, que le restaurateur du genre humain transmit

les vérités les plus importantes. Il vit de son tems les Hommes adonnés au crime, & ses exhortations ne purent amollir la dureté de leurs cœurs.

Cinq cens & deux ans après le Déluge, SEM meurt, âgé en tout de de 600 ans. Il laissoit cinq Fils, *Elam, Assur, Arphaxad, Lud & Aram.*

Ligne  
Patriar-  
cale.

La ligne Patriarcale fut continuée par ARPHAXAD, qui l'an 35 de son âge engendra un fils, que ST. LUC appelle CAINAN, & que plusieurs anciens comptent parmi les Patriarches & les Fondateurs des nations; mais auquel le Texte Hébreu donne le nom de SALA.

De ce SALA naquit HEBER, qui eut pour Fils PHALEG, dont on place la naissance immédiatement après la dispersion.

Suivent dans la liste des Patriarches RAVAN, SEGUR, & NACOR. C'est à leur âge qu'on raporte les fondations du Roïaume de NIMROD, de la Ville de *Ninive* par ASSUR, & de la Monarchie d'Égypte. Voici encore des fondations ou toutes fa-  
buleuses, ou apuiées sur les plus

minces probabilités : Celles de *Ragès* dans la *Médie*, de *Sodome*, de *Saba* dans l'*Arabie heureuse*, enfin, ce que personne ne croira, de *Prague* dans la *Bohème*. On vit alors, dit-on, la première Monoie, la première Fonderie pour des ornemens d'or & d'argent. On inventa les Poids, les Mesures, l'Art de tistre la soye & celui de teindre.

De TARE', fils de NACOR naissent ARAM, NACOR, & ABRAM. L'aîné fut Père du célèbre LOT. Le dernier est ce Patriarche illustre, qui devint *le Père des Croïans*. TARE' se rendit coupable d'idolatrie. Il forma des Images d'argile, & les fit adorer. Sur la fin de sa vie il prit avec lui son jeune Fils ABRAM, SARA sa belle fille, & son petit fils LOT. Il partit d'*Ur*, & vint à *Haram* en *Mésopotamie*, où il mourut à l'âge de 205 ans.

TARE'.

Cette Généalogie est sèche & rebutante ; mais nécessaire pour la liaison des faits. Envain tenteroit-on de lui substituer des traits plus intéressans. Tous les morceaux de l'Histoire profane, relatifs à cette époque, se réduisent à des fictions.

Hatons nous donc de nous occuper d'objets plus certains, que toutes les conjectures d'un SANCHONIATON, & de faits qu'il n'est pas permis d'ignorer.

*Ans du Monde 1757.*

Tour  
de Babel.

Après la mort de NOË', ses fils quittent avec leurs familles les environs du mont Ararat, où l'on suppose qu'ils avoient demeuré jusqu'alors. Ils s'arrêtent dans la plaine de Senaar, qu'arosoient l'Euphrate & le Tigre. C'est là qu'ils construisent la Tour & la Ville de Babel, pour en faire le monument de leur gloire, & peut-être pour s'y rassembler plus aisément au besoin. Tout le genre humain alors existant met la main à l'œuvre. On emploie des briques cuites au feu au lieu de pierres, & du bitume au lieu de mortier. On trouve encore de nos jours près de la Ville de *Hit* située aux environs des ruines de Babylone, des sources très abondantes de bitume. Si les inondations de l'Euphrate n'emportoient pas la poix, qui couvre tous les sables des environs, il y en auroit

des montagnes depuis longtems.

En appréciant ce qu'on dit de moins exagéré sur les dimensions de cette fameuse Tour, il paroît qu'elle avoit 660 piés de long & autant de large; dimensions prodigieuses, puisqu'elle surpassoit de 179 piés les plus hautes Pyramides d'Égypte. Elle consistoit en 8 Tours quarées, l'une sur l'autre, & qui décroissoient en largeur par degrés. L'escalier alloit en tournoiant depuis la base jusqu'au sommet. Elle avoit donc la forme d'une Pyramide. On prétend que NEBUCADNEZAR l'acheva. Ce que les Modernes ont pris pour des ruines de cette Tour, étoit probablement de quelque bâtiment moins antique, construit par les Arabes.

L'entreprise des homes fut désagréable aux yeux de Dieu. Il jeta donc la division dans leur langage, Confusion des & ensuite dans leurs esprits. Langues. Le travail est abandonné. La confusion & les inimitiés augmentent. Les familles enfin, sous la conduite de différens chefs, sont obligées de se séparer. La Tour retient le nom de Babel, c'est-à-dire *Confusion*

On se sent ici naturellement porté

à demander, si les homes jusqu'à cette époque parloient la même langue, qu'elle étoit cette langue primitive, quelles autres langues on lui substitua? A ces questions plus curieuses sans doute, que faciles à résoudre; je répons, que les homes ne parloient vraisemblablement qu'une même langue, à la différence peut-être de quelques Dialectes. Mais si je veux essayer de la déterminer, Arméniens, Celtes, Cophtes, Grecs, Chinois, Teutons &c. briguent les suffrages pour leur idiome national. Leur zèle sur ce point me paroît cependant froid & glacé, dès que je le compare à l'ardeur des Juifs. Ils sont intarissables sur les éloges de la Langue Hébraïque. *Dieu lui même s'en est servi, c'est le Langage Saint, le seul que les Anges entendent.* Voilà des imaginations: Mais je veux des preuves. On m'allégué des étimologies quelquefois heureuses, plus souvent forcées, des allusions, des conjectures. Or si le Juif ne peut pas me démontrer la validité de ses prétensions, que dois-je penser du jargon grossier des Teutons? ¶

Par rapport aux langues qui pri-

rent la place de la primitive, tout ce qu'on fait, c'est que du tems de JACOB les Langues Hébraïque, Syriaque, Egiptienne étoient en vogue. Dieu vouloit disperfer les homes, & les diviser en Sociétés, en Républiques, en Roïaumes, & les engager par-là à faire des Loix salutaires, à inventer les Arts & les Sciences, à s'encourager au travail, à l'industrie, à la vertu. Or il fuffoit pour cela, que les langages des principales familles diferaffent essentiellement les uns des autres, & que les dialectes de chaque branche euffent entre elles plus ou moins d'affinité, à proportion qu'elles devoient habiter des lieux plus ou moins éloignés.

Cette difperfon arriva au tems de PHALEG c. à d. à fa naiffance. Le calcul que je fuis fait naitre PHALEG 101 an après le Déluge. Admettés les calculs les plus enflés, & les fuputations le plus prodigieusement outrées, & je vous défie de concevoir coment huit perfonnes, qui furvécurent au Déluge, ont eû dans l'efpace d'un Siécle affés de Descendans

Disper-  
fon.

pour fournir au moins 53 Conducteurs avec leurs colonies.

Ce n'est point le hazard qui guide ces Chefs ; ils sont tous divisés, *selon leurs familles & langues, en leurs terres & nations*. Ainsi dans la division générale, chaque famille a sa portion particulière. En jettant les yeux sur la table Généalogique, qui terminera ce Fragment, on peut s'instruire des principaux personnages de ces premières transmigrations. Il suffit pour s'en former quelque idée, de savoir que JAPHET a peuplé la plus grande partie de l'Occident au Nord, ou il est demeuré célèbre sous le nom de JAPHET. CAM & son Fils CANAAN n'ont pas été moins connus parmi les Egypciens & les Phéniciens. La mémoire de SEM a toujours été précieuse au Peuple Hébreu. Il ne paroît pas que ces premiers Peuples aient été à l'Orient au de-là de la Médie : Au Nord au de-là du Caucase : Au Midi au de-là de l'Ethiopie : Au Couchant au de-là d'une partie de la Lybie & de la Grèce. Les lieux même les plus reculés de ces contrées n'ont été habités que par la postérité de ces premiers colons.

Ces Peuplades ne formèrent point d'abord de grandes Monarchies. La première forme du Gouvernement, fut certainement Patriarcale. Le Père de famille avoit l'autorité sur ses enfans. Objets de sa tendresse, guidés depuis l'enfance par ses directions, ils lui soumettoient sans peine leurs biens & leur liberté. Les Loix qu'il établissoit dans un petit Sénat domestique, dictées par la seule utilité publique, concertées avec les aînés des enfans, étoient gardées religieusement. On les conservoit comme une police héréditaire, qui faisoit le bonheur des familles.

Mais d'insensibles révolutions changent la face de tout. Les Pères devinrent des Chefs politiques. On forma des Villages, on batit des Villes, on sentit la nécessité d'un Maître, qui fit respecter & observer les Loix; on en fit tomber le choix sur quelque home distingué par un caractère de bonté & de bienfaisance. Chaque Ville eût alors son Roi, qui plus attentif à conserver ses possessions qu'à les étendre, renfermoit son ambition dans les limites de la patrie. Bientôt la jalousie, les inclinations martiales, le desir de s'agrandir pro-

Prémière  
forme du  
Gouver-  
nement.

Origine  
des Rois

duinrent des guerres ; le vaincu fut assujetti , & le conquérant s'enhardit à de nouvelles entreprises. De-là ces Roiaumes plus ou moins étendus suivant le degré du bonheur & de l'ambition du vainqueur. Enflé de ses succès , l'un croioit faire assés pour ceux qu'il venoit de subjuguier , que de leur laisser la vie. Il les dépouilloit de tout le reste , leur impositoit de pénibles travaux , & les réduisoit à l'esclavage ; triste origine de la distinction des homes en esclaves & libres. Un autre transportoit dans de nouvelles contrées les Peuples vaincus & leur donoit des terres à cultiver. Les plus moderés leur acor-doient la jouissance de leurs privilèges , & la grace d'être gouvernés par leurs propres Loix, mais ils leur impositoient un tribut annuel. Les plus sages enfin recherchoient l'affection de leurs nouveaux Sujets , les incorporoient avec les anciens , & n'en faisoient qu'un seul & même Peuple. Ainsi l'autorité Royale , qui n'étoit dans son principe qu'une émanation de la paternelle , devint plus d'une fois le fléau de l'humanité.

Comerce

Le Comerce de ces premiers tems fut aussi facile que peu étendu. On

faisoit des échanges avec ses voisins, sans être obligé d'aller fort loin. Les besoins des homes augmentèrent bientôt. Les Colonies firent venir ce qui leur manquoit, des lieux qu'elles avoient habités autrefois; elles y portèrent en échange les productions particulières de leurs nouveaux Pais. On eût recours à la navigation, & la mer qui étoit un des plus grands obstacles au négoce, ne servit plus qu'à le faciliter.

Que le coup d'œil que le Lecteur vient de jeter sur cette époque à dû lui paroître intéressant? Il y a découvert des preuves frappantes de la nouveauté du monde; il a vû les Loix s'établir, les Etats se former, les mœurs se polir, la Terre se peupler de proche en proche; les paturages, les hameaux, les bourgades & les villes prendre la place de ces immenses forêts dont la surface de nôtre globe étoit hérissée. Par une suite naturelle du Déluge, plusieurs inventions utiles s'étoient perduës; le genre humain étoit retombé dans l'ignorance & la barbarie: Il n'en sortira, que lorsque l'aïse & l'abondance lui rendront le doux loisir de

se livrer aux Sciences, & de cultiver les Arts.

Que faut-il donc penser de ces vastes & puissantes Monarchies dont les Historiens placent la fondation peu après le premier partage du genre humain ? L'expérience de tous les Siècles, démentira assés leur opinion. Malgré les succès éclatans des Armes de JOSUE', combien ne faudra-t-il pas de tems aux Israelites, pour réduire le Pais de Canaan sous leur obéissance. Rome luttera plus de deux Siècles, avant que de se rendre maitresse des foibles Villes du Latium, tant il est vrai que la réunion forcée de plusieurs petits Etats en un seul corps, est un ouvrage qui demande du tems. Malgré la solidité de ces réflexions, je vais proposer ce qu'on lit presque dans toutes les Histoires sur l'établissement des premières Monarchies. On peut faire grace à ce qui s'y rencontrera de fabuleux, en faveur de ce qu'il y aura d'instructif. Ce n'est point dans les suputations chronologiques, quelques savantes qu'elles soient, qu'on trouve des leçons salutaires, mais

mais dans l'examen des mœurs , des Loix , des Sciences , des Arts & des Guerres de chaque Nation , mais dans la conoissance des homes pour profiter des bones qualités de tous les âges & en éviter les défauts. C'est encore dans la situation des Pais, dans leurs productions , dans leurs raretés naturelles, qu'on remarque les divers avantages qu'une Providence attentive a distribués à ses enfans.

Entrons donc dans ce détail , non par Chapitres séparés , dont l'un soit pour les Grecs , & l'autre pour les Romains , mais en ne faisant qu'un fil de l'histoire, qui fera celle de l'Univers , qui présentera le monde tout entier , spectacle d'autant plus beau , qu'il est plus varié. J'offrirai d'abord des tableaux successifs des Etats , de leurs Loix, de leurs Coutumes &c. & dès-que je ferai arrivé aux tems où ils finissent , j'exposerai les raisons de leur décadence.

L A U S A N N E.



T A B L E.

*Généalogique des trois Fils de NOË.*

N O Ë.

JAPHET , SEM , CAM.

J A P H E T.

GOMER MAGOG, MADAI, JAVAN,

TUBAL, MESECH, TIRAS.

G O M E R.

ASKENE'S, RIPHAT, TOGASMA.

J A V A N.

ELISA, TARSIS, CETHIM, DO-

DANIM.

S E M.

ELAM, ASSUR, ARPHAXAD, LUD,

ARAM.

ARPHAXAD.

SALA, HEBER, PELEG, REHU,  
SARUG, NACHOR, TARE', ABRAM.

A R A M.

HUS, HUL, GETHER, MAS.'

DE TARE'

Outre ABRAM, ARAN, NACOR,  
& S A R A.

H E B E R.

Outre PELEG, JOCTAM, & de  
JOCTAM, ELMADAD, SALEPH, ASAR-  
METH, TARA, ADORAM, USAL,  
DECLA, HEBAL, ABIMAEI, SABA,  
OPHIR, HEVILAS, JOBAB.

C A M.

CHUS', MEZRAIM, PHUT, CANAAN.

DE CHUS.

SEBA , AVILA , SABATA , RAGMA ,  
SABATACA , NEMROD.

DE RAGMA.

SABA , DADA.

DE MEZRAIM.

LUDUM , ANANIM , LAABIM ,  
NEPHTUHIM , PHATRUSIM , CAS-  
LUHIM , CAPHTORIM ,

DE CASLUHIM ,

PHILISTIM.

DE CANAAN.

SIDON , HETH , JEBUSI , AMORHI ,  
GERGASI , HEVI , ARCHI , SINI ,  
ARADI , SAMARI , HAMATHI.



## REFLEXIONS

Sur le fujet propofé par l'Académie d'Amiens,  
pour le Prix de l'année 1761 : *La Droiture du Cœur eft auffi néceffaire pour la recherche de la vérité , que la juffeffe de l'efprit.*

Sous un mafque trompeur le faux peut nous furprendre ,

Mais de ce piège adroit l'on fera fe défendre :  
Son éclat éblouit envain ,

Si l'on a le cœur droit , bon , équitable & tendre  
La droiture d'efprit montre le bon chemin ;  
Celle du cœur nous le fait prendre.

**J**E propoferai mes Réflexions fur ce fujet , non dans l'ordre , où elles devroient peut-être s'expofer , mais dans celui où elles fe préfenteront fucceffivement à mon efprit. Si j'afpirois au Prix , je fuivrois une autre méthode ; mais je n'ai deffein , dans ce court effai , que de m'éclairer moi-même & de m'inflruire fur cette importante matière.

J'apelle *doiture de cœur* , ce penchant ou cet amour pour la vertu , qui nous porte à

la rechercher sincèrement & avec ardeur, à pratiquer les Loix, malgré tous les obstacles qui s'y opposent, faut-il même lui sacrifier ses inclinations les plus chéries, faut-il lui immoler ses biens & sa propre vie. C'est le sublime de la Justice que d'être juste contre ses propres intérêts.

C'est la droiture du cœur, qui fait qu'on se montre tel que l'on est, & que l'on est véritablement ce qu'on veut paroître : Mais presque tous les hommes font pour l'éclat ce qu'ils devroient faire pour la vertu. Cependant le désir de paroître habile empêche souvent de le devenir, & nous sommes moins ridicules par les défauts que nous avons, que par les bones qualités que nous affectons d'avoir, & que nous n'avons pas.

Je nomme *justesse d'esprit*, cette attention à distinguer le vrai du faux, le juste de l'injuste; à peindre les objets tels qu'ils sont, sans les défigurer ni les embellir; sans les représenter ni trop grands, ni trop petits; à s'arrêter là où l'évidence nous manque; car il ne faut pas moins de discernement & de justesse d'esprit, pour ne pas se fatiguer l'esprit à ne pas chercher inutilement, ce qu'on ne peut trouver, & que Dieu n'a pas mis à notre portée, que pour étudier ce qu'on doit & qu'on peut savoir, & qui est l'objet d'une curiosité utile ou du

moins innocente & légitime. La justesse d'esprit consiste dans sa pénétration & son étendue.

Après ces définitions, que je crois nécessaires, mais qu'on pourroit étendre davantage, il s'agit de prouver la proposition, qui fait le sujet de cet essai, *la droiture du cœur est aussi nécessaire pour la recherche de la vérité, que la justesse de l'esprit.*

Il y a des gens qui s'imaginent, que le cœur ne doit entrer pour rien dans les spéculations & les études de l'esprit, que leurs objets étant différens, leur concours n'est pas nécessaire, & que le cœur doit se borner à la recherche de la vertu, en laissant à l'esprit celle de la vérité: L'un a pour objet la pratique, l'autre la spéculation.

Cette illusion est facile à détruire; en effet, comment veut-on que l'esprit s'occupe de la recherche de la vérité, qu'il entre dans un examen, qui exige beaucoup d'attention & de tranquillité, si le cœur est agité par des passions tumultueuses, qui troublent l'Imagination & la Mémoire, qui défigurent les objets, éloignent ceux qu'il doit comparer, en le fixant sur le seul, qui est l'objet de ses desirs, ou de ses craintes.

Comment veut-on qu'un Avaré, tout occupé, tout rempli du désir ardent d'acquiescer & d'accumuler des richesses, tourne ses

viés du côté des Arts & des Sciences, qu'il les regarde come les seuls Trésors dignes de lui ? Coment veut-on, qu'un Home, dévoré par l'ambition, qui regarde les Honneurs & les Dignités, come les seuls avantages qui méritent ses soins & ses recherches, s'ocupe de celles de la vérité (\*) ? Un Voluptueux réduit par l'atrait des plaisirs grossiers & matériels, conoit-il ceux de l'Âme ? Est-il sensible au plaisir innocent & délicat d'éclairer son esprit, de perfectionner son goût, & d'étendre ses connoissances. D'épais nuages lui cachent également la vérité & la vertu.

Il en est de même d'un home en colère & vindicatif. Déchiré par des passions cruelles, ne trouvant de satisfaction qu'à les satis-

(\*) Un Poète a exprimé énergiquement ces mêmes pensées voici ses Vers.

*Plaisirs, trésors, titres, honneurs,  
Gloire, ambition, renommée  
Éclats faux, éclats imposteurs,  
Vous n'êtes que de la fumée.  
Connoissons notre aveuglement  
Nos préjugés & nos foiblesses ;  
Tout ce qui nous paroit si grand  
N'est qu'un amas de petitesse.*

faire , peut-il être affés tranquile , affés atentif pour fuivre un raifonnement compliqué & difficile , pour entrer dans une méditation profonde , pour lever le mafque féduifant que l'erreur prend quelquefois pour mieux nous tromper. Il faut fouvent chercher la vérité , jufques dans un obfcur labyrinthe , mais le fil qui fert à nous y conduire ne fe rompra-t-il pas entre les mains d'un furieux , qui ne prend que fa paffion pour guide , & lui facrifie tous fes devoirs ?

Ne voit-on pas des Gens vindicatifs imputer à leurs Enemis les plus grands crimes ; violer également les droits facrés de l'équité & des bienféances ; publier pour certain ce qui eft manifeftement faux , & loin de chercher l'évidence , chercher au contraire à la déguifer & à la bannir , s'il étoit poffible de deffus la Terre. Avec de telles difpofitions , coment feroit-il poffible de faire des progrès dans les Conoiffances , de perfectioner fes talens , & de trouver la vérité ?

Conoitre la vérité fupofe une Ame libre de préjugés & de paffions , une Ame capable de sentir le prix de la vérité , un Cœur qui fe plaife à en pratiquer les maximes. Un home qui cherche la vérité & qui l'aime fincèrement , la diftingue de tout ce qui n'en a que les aparences ; car dit M. de la R. *La vérité ne fait*

*pas tant de bien dans le monde , que ses aparen-  
ces y font de mal.*

Quand on parle de la *droiture du Cœur*, on n'entend point cette espèce d'instinct aveugle, qui mène au bien sans le conoitre, pur éfet d'un heureux temperament, qui ne fuit le mal, que parce qu'il est oposé à son goût & à son penchant. La *droiture* de Cœur, pour être estimable & constante, doit être l'ouvrage de l'Intelligence & de la Liberté; dans ce cas, un Cœur droit ne rend pas moins hommage à la vérité, qu'à la vertu; come elles font Compagnes inséparables il, leur adresse également ses vœux; il leur dresse un Temple dans son propre Cœur, & il voudroit étendre par tout leur Empire. Toujours soumis à leurs Loix, rien ne trouble son repos & la sérénité de son ame; les tempêtes qu'excitent les Passions ne peuvent l'émouvoir, ni défigurer les objets qui l'intéressent.

Un Cœur noble & grand ne s'amuse pas à de petites choses; il prend un noble essor vers ce qui est sublime & digne de lui. NEWTON s'élevoit jusques dans les Astres, & son puissant génie fait mesurer l'infini. ARCHIMEDE dans son divin transport, s'écria, *je l'ai trouvé, je l'ai trouvé.* Un Avare croira, qu'il avoit trouvé de l'or, ou de l'argent. Non, ARCHIMEDE trouva, par ses médita-

tions & ses recherches, quelque chose de plus riche & de plus précieux, la *Vérité* qui est sans prix ; mais qu'un cœur bas & rampant, renfermé dans le cercle étroit des biens de la Terre, ne conoit point, & qu'il est incapable de discerner. En se dégradant lui même, il avilit & flétrit tout ce qu'il touche ; l'or même entre ses mains prend la teinture d'un vil métal. Un Cœur courbé vers la Terre, ne permet pas à l'Esprit de s'élever jusqu'au Ciel ; il lui comunique pour ainsi dire, sa pesanteur & son poids, & se confond ainsi avec l'animal le plus abject.

Un Cœur droit profite de tout ce qu'il voit, & de tout ce qu'il entend. Il écoute & distingue la voix de la vérité, à travers les ténèbres : Une simple lueur le conduit au plus grand jour. Quel que soit celui qui lui donne un bon conseil, un avis salutaire, fut il son plus cruel ennemi, il ne dédaigne pas de le recevoir ; dissiper un préjugé, corriger une erreur ou un défaut, est une grace, qui mérite sa reconnoissance, quelle que soit la main qui la distribue. L'Esprit s'enrichit des dons que lui fait le Cœur, il lui comunique à son tour, cette douce, cette aimable sérénité, qui le dispose à s'ouvrir aux charmes des Sciences & des Beaux-Arts, qui font le bonheur de l'homme, qui l'anoblissent & l'élèvent au dessus de lui même. L'ignorance est la

mort de l'Ame ; penser beaucoup & penser bien , c'est vivre véritablement.

L'Esprit par un bon Cœur doit se laisser conduire.

Le premier des plaisirs est celui de s'instruire ;

C'est peut-être le seul qui souffre des excès ,

Et que les noirs remords n'accompagnent jamais.

MONTAGNE a presque décidé cette Question importante : Voici ce qu'il dit : *L'obéissance, l'humilité & la douceur, qui sont les principales pièces pour le progrès des Sciences humaines & la conservation des Sociétés, demandent une ame vuide, docile & qui présume peu de soi, en un mot la droiture du Cœur. Pour être disposé à sacrifier ses préjugés à la vérité, il faut l'être à sacrifier ses passions à la vertu.*

GENÈVE.





## L E T T R E

*A l'Auteur qui a donné une courte idée des  
Lettres de M. Jean Jacques ROUSSEAU,  
Citoyen, de Genève.*

**J'**AI, *Monsieur*, un petit reproche à vous faire: Je trouve que dans votre anonce du Roman de la nouvelle *Heloïse*, vous ne rendés pas assez justice au mérite de ce Livre. Je ne dirai pas come un de nos amis, qui a beaucoup d'esprit, mais qui n'a pas moins de sentiment que de vertu & de génie, qu'il faut mourir de plaisir après avoir vu cet ouvrage, ou plutôt qu'il faut vivre pour continuer à le lire, & qu'il est même au dessus de la grande réputation de l'Auteur. Cet éloge sent un peu l'enthousiasme, & je crains de m'y livrer, car nôtre ami s'exprime si agréablement & avec tant d'énergie, que son ton est contagieux. Pour le réduire à sa juste valeur, il faut convenir que ces Lettres sont touchantes, & écrites avec une éloquence mâle & nerveuse. L'Auteur peut avoir eû des modèles, mais il les a surpassés. On dit qu'il s'est peint lui-même & qu'il a fait son Histoire. Il a bien tort de faire dans la

Préface des excuses sur son stile, qui est excellent, & je crois entre nous qu'il a trop travaillé son Livre pour avoir besoin de pardon, & qu'il en seroit bien fâché; aussi avoue-t-il qu'il ne pourroit guères estimer ceux qui mépriseroient cet Ouvrage. (\*) Ils ne seroient en effet guères estimables, car ils manqueroient de goût & de lumières. Plus on en a, mieux on en sent le prix. Ce n'est pas qu'il n'y ait certaines choses à reprendre; M. ROUSSEAU est homme, & ne se pique pas d'être infallible. Vous en avés déjà touché quelques légères fautes. Il est certain que la peinture touchante & agréable qu'il fait de l'amour n'est pas propre à en éloigner. Ses tentations & ses chûtes ne font pas un exemple à proposer. Il est vrai que son repentir & ses remords égalent ses fautes, & les font excuser. *A quelque chose, come*

---

(\*) Certainement cet ouvrage est estimable; mais il le seroit peut-être encore davantage, si l'Auteur n'eut pas laissé échapper certains principes. Par exemple, la Lettre en faveur du *Suicide* ou de l'*Homicide* de soi-même, est extrêmement forte; il dit sur ce sujet tout ce qu'on peut dire de plus spécieux, après l'illustre MONTESQUIEU, qui dans les *Lettres Persanes* soutient la même opinion; mais je ne sai par quelle fatalité, M. ROUSSEAU réfute foiblement ce système si faux & si dangereux.

on dit, *malheur est bon*. Sans les péchés de ST. AUGUSTIN, nous n'aurions pas ses Confessions, qui sont un de ses meilleurs Ouvrages. Si je voulois vétiller, j'ajouterois que l'art éface quelquefois la nature & que l'aveu que fait *Julie* à son Mari, de sa tendresse pour son Amant, n'est pas dans la vraisemblance, beaucoup moins, lorsqu'elle lui avoue, qu'elle a eu la foiblesse de ne rien refuser à son amour.

Cependant son Epoux, ce qui est encore extraordinaire, ne l'en aime, & ne l'en estime pas moins; c'étoit une femme forte que cette *Julie*, aussi singulière que la Princesse de *Cleves* qui fit la même confidence à son mari; mais elle ne la lui fit que pour se garantir d'une tentation plus dangereuse, à laquelle *Julie* succomba. Ce qui ne l'empêche pas de faire de vifs reproches à son Amant, qui étant conduit dans un lieu suspect par de jeunes débauchés, n'eut pas assez de vertu & de force, pour résister à la tentation; (†) Il est vrai qu'il étoit un peu

---

(†) J'aurois désiré pour l'honneur de ST. PAVUS, qu'il eut fait alors l'action généreuse que fit un jeune home dans les mêmes circonstances; on lui aména une fille très belle, mais en pleurs; elle tomba à ses pieds; les arrosa de ses larmes, le supplia de ménager sa pudetir aiant été enlevée à ses Parens: Il la fit relever, la consola, lui ménagea sa sortie, & la rendit à son Père.

yvre, lorsqu'il eut la foiblesse de faire cette chute, qu'il eut la naiveté d'apprendre à sa maîtresse : Elle lui écrit à ce sujet une Lettre vive, noble, & pathétique ; elle l'exhorte à se défier de son penchant, à ne pas trop compter sur lui même, & sur sa raison. Ce n'est plus une jeune élève qui reçoit des avis de son Précepteur ; c'est une héroïne, une femme au dessus de son sexe ; c'est la sagesse, qui instruit son Disciple, & qui lui parle avec force & dignité. Cette Lettre est une des meilleures du Recueil, qui mériteroit un bon extrait, car il y a d'excellentes choses dans tous les genres ; voyez la Lettre sur le Duel, & sur l'Adultere. L'on comptera certainement ce Livre parmi les meilleurs qui ont honoré ce siècle. Je ne citerai ici que l'éloge, que fait M. ROUSSEAU, du savant & sage ABAUZIT, qu'il nomme le seul Philosophe qu'il connoisse ; ici il n'y a point d'hyperbole, & M. ABAUZIT est bien digne d'avoir un Panégyriste tel que notre Auteur ; c'est APELLES qui peint ALEXANDRE. Cet éloge ne fait pas moins d'honneur à celui qui le donne, qu'à celui qui le reçoit ; le voici :

*Non, ce Siècle de la Philosophie ne passera point sans avoir produit un vrai Philosophe. J'en conois un, un seul, j'en conviens ; mais c'est beaucoup encore ; Et pour comble de bonheur, c'est dans mon País qu'il existe. L'oserai-je*

rois - je nommer ici , lui dont la véritable gloire est d'avoir su rester peu connu ? Savant & modeste ABAUZIT , que votre sublime simplicité pardonne à mon cœur un zèle , qui n'a point votre nom pour objet ! Non , ce n'est pas vous que je veux faire conoitre à ce Siècle indigne de vous admirer ; c'est Genève que je veux illustrer de votre séjour ; ce sont mes Concitoyens que je veux honorer de l'honneur qu'ils vous rendent.

Heureux le País où le mérite qui se cache en est d'autant plus estimé ! Heureux le Peuple où la jeunesse altière vient abaisser son ton dogmatique & rougir de son vain savoir , devant la docte ignorance du Sage ! Vénérable & vertueux Vieillard ! vous n'aurez point été prôné par les Beaux Esprits ; leurs bruiantes Académies n'auront point réenti de vos éloges ; au lieu de déposer come eux votre sagesse dans des Livres , vous l'aurez mise dans votre vie pour l'exemple de la Patrie, que vous avez daigné vous choisir , que vous aimez & qui vous respecte. Vous avez vécu come SOCRATE ; mais il mourut par la main de ses Concitoyens & vous êtes chéri des vôtres (\*).

---

(\*) On trouve dans le Journal de Décembre 1754. p. 587 un éloge fort bien tourné de M. ABAUZIT. A la vérité ce Savant n'y est pas nommé, mais il est désigné. par des traits qui ne pouvoient caractériser que lui.



## REMARQUES

*Critiques sur le 1er. Tome de l'histoire de  
PIERRE le grand , par M. de VOLTAIRE.*

( *Préface page XV. XVI, &c.* )

CETTE Préface eût été mieux employée à donner une notice des Actes ou Mémoires communiqués , qu'à railler hors de propos & souvent à tort des Philosophes, des Savans illustres, des Historiens , come le VASSOR, qui est traité de *Mendiant en Angleterre*, où il étoit en 1698 , sous Précepteur de l'héritier présomptif, soit l'Evêque de *Salisbury*.

*Qui auroit dit*, débute-t-elle avec enthousiasme qu'en 1759. *le plus zélé, Protecteur des Lettres en Europe seroit un Russe?* L'Auteur n'a pas senti d'abord, qu'il encouroit lui même le soupçon d'en mandier la protection.

( *Page 3.* ) *La Russie*, dit-il, *est le plus vaste Empire de l'Univers.* Il le mesure en lieues communes de France , en verstes , en degrés de Longitude & de Latitude , & sur onze cent mille lieues quarées , il le croit deux fois plus grand que l'Empire Romain , qui n'en eût jamais qu'environ 550 000. Y auroit-il une méprise dans les cent soixante & dix de-

grés en Longitude ? Le terme Occidental de *Livonie* est en deçà des 40 de l'Isle de Fer à rabatre, reste 130. Et dans cette étendue, que de Déserts & que de Peuples qui ne connoissent le Czar que de nom, ou qui sont libres ! Tels sont les *Schelati*, les *Czuuxci*, les *Ohutorski* au Nord du *Kamshatka*; & à cet égard le Roi d'Espagne seroit avec son Amérique & les Indes, un plus grand terrien, que le Czar. La plus grande largeur qu'on fait de 850 lieues, est d'*Astracan* au Détroit de *Weigatz*, ou du 44me. degré de Latitude au 70; espace de 26 degrés, qui ne font que 624 lieues. Le degré du Parallèle 60me. qui traverse presque tout l'Etat par le milieu vaut 12 lieues, plus ou moins, deçà ou de-là ce parallèle, ainsi les 130 degrés & longitude feroient toute la longueur des 1560 lieues, & on le fait de plus de deux mille.

( Page 4. ) Vain calcul que tout ceci ! La grandeur d'un Empire se mesure bien moins par l'étendue de son terrain, que par ses revenus, ou par le nombre de ses Habitans. La seule Gaule, à peine la douzième partie de l'Empire Romain, avoit autant de sujets *contribuables*, qu'en contient celui de Russie, qui n'a que six millions six cent quarante mille Males payant la capitation, & le total des Impôts & des Droits en argent, ne montoit en 1725 qu'à treize millions de roubles.

Remarqués que dans ce peu de contribuables, pour un si grand Etat, sont compris près de quatre millions & demi de Serfs du Clergé & de la Noblesse, suivant le dénombrement fait en 1747. le plus précieux Morceau de cette Histoire ( *Pag. 52. & 57.* )

On pourroit contester le fait & la conséquence qu'on en tire *pour l'utilité de la Géographie & de la Physique.* Est-il bien certain que de *Petersbourg à Pekin*, on trouveroit à peine une Montagne dans la route, que les Caravanes pourroient prendre par la Tartarie indépendante &c. Les meilleures Cartes y mettent pourtant diverses chaines de Montagnes, en tout sens, & les Caravanes, pour les éviter, seroient obligées à d'immenses détours; mais posé la vérité du fait, il ne détruiroit pas le système qui forme les Montagnes, par le roulement des flots de la Mer, parce que cette route étant au milieu du plus vaste continent, la Mer n'a pû, jusqu'à présent, y parvenir. Ce n'est pas que je croie ce système meilleur: Plus ou moins de force centrifuge & de ténacité dans les parties de nôtre globe, auroit produit les Montagnes, & fait même que sous l'Equateur, où les eaux tendoient plus vite que les terres ne s'y élevoient, il se trouvât à proportion beaucoup plus de Mers que de terres.

( *Page 7.* ) Bien loin que *MADIEZ*, & les

*siens*, qui vainquirent *CYAXARE*, aient porté leurs armes dans la *Russie* come Etrangers & Enemis, tels que *GENGISKAN* & *TAMERLAN*, au contraire; ils étoient Russes eux mêmes, habitant au Nord & à l'Occident de la *Méotide*, & des *Cimmériens*: Cela est clair, par la route que l'Histoire leur fait tenir. D'abord ils chassèrent devant eux les *Cimmériens*, ou ceux de la *Crimée*; puis aiant passé le *Caucase* entre le Pont Euxin & la Mer Caspienne, ils entrèrent dans la *Médie*, & de-là se répandirent jusques dans la *Palestine*: Route incompréhensible dans l'opinion de l'Auteur ( *Pag. 45.* ) qui les fait sortir des *Calmons* & des *Monauls*, situés bien au de-là de la Mer Caspienne, mais qui fussent venus en *Médie* plutôt par la *Bactriane*, qu'à travers les *Cimmériens*; ceux-ci étant à 200 lieues de la *Médie*, vers l'Occident, & ceux-là à plus de 400 du côté de l'Orient; de sorte que venus dans la *Russie* rouge, sur le *Boristhène* pour expulser en *Asie* le Peuple *Cimmérien*, qui devoit leur être inconnu, ils auroient fait le chemin d'un millier de lieues pour arriver à *Egbatane*, ou à *Ninive*, que *Cyaxare* assiégeoit.

Cette irruption se fit, non près de sept Siècles avant nôtre Ere, ( *Pag. 7.* ) mais c'est seulement selon les Historiens, & plus précisément par l'Eclipse totale du Soleil, prédite

par THALES (\*), vérifiée au 8 Mai 585 avant J. C. à la fin du Règne de CYAXARE. Cela donc du jour aux Chap. XXXVIII. & XXXIX. d'EZECHIEL, qui suposant l'irruption déjà faite en Médie prédit celle qui plusieurs années après se feroit dans le Pais d'Israël par GOG & ses troupes; come aussi leur expulsion arrivée en éfet l'an 591 avant J. C. & 6 ans avant la dite Eclypse. Ces Troupes s'étoient cantonnées à Bethzan, nommée dès lors la *Ville des Scythes*. Cette prédiction, come d'autres sans date, n'est pas rangée selon l'ordre des tems; il fust qu'EZECHIEL ait prophétisé dès 599 avant J. C. la 4me. de Nabucadnesar, fait constaté par des Eclipses de Lune. J'en dirois d'avantage, si l'ennui ne prenoit déjà l'Auteur. *Toute antiquité*, dit-il, *ne mérite pas nos recherches, si ce n'est la Chinoise &c.* (Pag. 7.) Celle-ci n'a pourtant pas d'observations d'Eclipses, aussi caractérisées, ni de monument subsistant, aussi ancien que les ruines de Scythopolis.

OR n'a point dans notre Europe, ajouté-il, de tels monumens sur l'art d'écrire. Mais est-il bien certain que les Hiéroglyphes de la Chine par exemple, soient plus anciens

---

(\*) LANSBERG *Tab. Astron. Newtoni. Op. Posthuma.*

que les Lettres de CADMUS, portées en Grèce, conservées & transmises de Siècle en Siècle sur le marbre & sur l'airain? Y a-t-il à la Chine d'autre monument que ceux du Papier? Et pour venir à la Russie, l'écriture y étoit avant le *cinquième Siècle*. BEAUPLAN, qui y servit plusieurs années, en qualité d'Ingénieur, fut tout à *Kiovie*, vers 1650, y trouva des Inscriptions Grecques, de plus de 1400 ans, c'est-à-dire, du troisième Siècle, & ces Inscriptions suposent quelques écritures auparavant en usage. On a des Médailles Grecques des anciens Rois du Bosphore Cimmérien. La Chersonese Taurique, aujourd'hui la Krimée, & les environs de la Méotide, étoient pleins de Colonies Grecques, où dès le tems de DEMOSTHÈNES se faisoit la traite des Bleds, abondans dans la Russie Rouge, qui nourrissoient Athenes, & les Isles de l'Archipel. PLINE, PTOLOME'E, ETIENNE de Bizance, mettent à l'embouchure du Tanais, une Ville de même nom, l'entrepôt des Marchandises de l'Europe, & d'Asie; tout cela supose, dis-je, un ancien usage de l'écriture.

(P. 8.) Distinguons le genre d'avec l'espèce & les Sarmates nommés ensuite Slaves, divisés en Russes, Lithuaniens, Polonois, &c. les plus anciens Habitans; d'avec les Huns, simples passagers; PTOLEME'E

place les Rozalains & les Alains, souvent joint ensemble, justement où sont les Ruffies, la Rouge & la Blanche, qu'ils habitent de tems immémorial. Outre l'histoire, la langue Slavonne & Sclavonne, la plus répandue en Europe, en est la preuve; tant de révolutions n'ont pas plus changé cette langue, que les irruptions des Tartares n'ont changé la Chinoise.

(P. 9.) ALBERT de *Brandebourg*, grand Maître de l'ordre Teutonique se fit Souverain, &c. On est surpris de cette expression d'un Ecrivain, qui conoit si bien la valeur des termes. Ce fut par une convention avec la Pologne, qu'ALBERT fut créé Duc de Prusse, le 8 Avril 1525 & non en 1514, car alors, il en refusoit seulement l'hommage au Roi SIGISMOND, en attendant l'avis de l'Empereur.

(P. 11.) *Petersbourg* est à l'embouchure de la Neva, & non à la jonction de cette rivière, & du Lac de la Doga. *Schlusselfbourg* est à cette jonction, d'où il faut une navigation de douze lieuës, pour descendre à *Petersbourg*, dont on lit avec plaisir une très belle description.

(P. 13.) L'Auteur ne fait les *Russes Chrétiens*, qu'au commencement du onzième Siècle, & quoi qu'ensuite il soit peu d'accord avec lui-

même, (P. 65.) cependant il s'en tient à la même époque, lorsqu'il parle de la Czarine OLBA, come de la première Chrétienne du Pais, pour occasioner à ce qu'il semble cette jolie réflexion, *que c'est le sort des femmes d'être sensibles aux persuasions des Ministres de la Religion, & de persuader les autres homes.* Mais si cette Princesse ne vivoit qu'à la fin du dixième Siècle, comment l'Auteur a-t-il pu dire que VOLODIMER, son petit-fils, fut bâtié sous le Patriarchat de PHOTIUS, cela déjà l'an 857. Il y a sans doute quelque équivoque dans ce Manuscrit, *déposé à la Bibliothèque de Genève*, & qui n'y est pas encore; mais fera-t-il foi à la postérité, s'il se trouve corrigé par une main moderne?

(P. 14.) *Les Genoïs & les Venitiens*, dit-il, avoient établis un Commerce avec les Russes, par l'embouchure du Tanais, où ils avoient bati une Ville apellée *Tana*. Ils ne firent que la réparer. C'est l'ancienne *Tanais* dont j'ai parlé, Ville du plus grand comerce avec les Colonies Grecques du Pont-Euxin & de l'Asie Mineure, jusqu'en Colchide, & d'où même partoient des Flotes Russes assés nombreuses. Une entr'autres, armée en Guerre, vint débarquer à Constantinople en 860 (\*) & emmena avec elle un très grand

---

(\*) CEDREN & CALVISKI, Chron. sur l'An 860.

nombre de Prifonniers , qui demeurèrent en Ruffie & y contribuèrent , en peu d'années , à l'établiffement du Chriftianifme, que les Italiens reçurent d'une meilleure main, que celle qui le porta chez leurs voisins , du moins ils ont toujours eû le fens de faire le Service Divin en langue Vulgaire où Sclavonne. On voit ainfi qu'il n'eft pas tout-à-fait vrai, que la Flote construite par PIERRE le Grand fur le Tanais (P. 30.) eft une entreprife dont on n'avoit point encore d'idée.





## AUX EDITEURS.

Sur l'Ouvrage intitulé *Lanti-Sans-Souci, ou la Folie des nouveaux Philosophes, &c.*

MESSIEURS.

**I**L a paru, l'Année dernière, un Ouvrage anonime sous ce Titre; *Lanti Sans Souci, ou la Folie des nouveaux Philosophes, Naturalistes, Déistes & autres Impies, dépeinte au naturel par Mr. D. C. R. A.*

A Bouillon 1760, chez Pierre Limier, Imprimeur & Libraire.

Vous voies, MESSIEURS, que l'Auteur s'annonce come un Défenseur de la Religion; mais ce Défenseur de la Religion ne rougit point de calomnier l'immortel ABBADIE. La calomnie est solidement réfutée dans une Lettre, dont je joins ici la Copie, & que j'ai tirée du Tome XIV. de la *Bibliothèque des Sciences*, première partie, pages 221 & suivantes. J'ai crû qu'on ne pouvoit trop répandre cette Lettre, & j'atens, de vôtre

zèle pour la Religion & pour la Mémoire du grand Home qui a fû triompher de l'Incrédulité, que vous vous empressez à la réimprimer dans vôtre Journal.

Je fuis, &c.

GENÈVE

D. L. M.



## LETTRE

*Aux Auteurs de la Bibliothèque des Sciences, où l'on relève la calomnie dont un Anonyme vient de flétrir la Mémoire du célèbre ABBADIE.*

MESSIEURS,

**D**ANS un Livre intitulé *Lanti-Sans-Souci*, &c. on lit p. 78, 79, ce qui fuit.

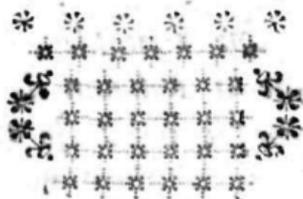
„Voiez l'exemple d'un Abbadie, il avoit  
 „combattu vos sistèmes d'incrédulité; il avoit  
 „défendu la Religion par ses Ecrits; cepen-  
 „dant il fut incrédule. Il pervertit même  
 „son Epouse; mais quand il fut au lit de  
 „la mort, les objets lui parurent bien difé-

rens. Tous les doutes se dissipèrent , &  
 dans le repentir où il étoit , d'avoir séduit  
 son Epouse, il lui parla ainsi : *Ma chère*  
*Epouse, je vous ai abusée, & je me suis*  
*abusé moi même. Jusqu'ici j'ai toujours douté*  
*des vérités que j'ai défendues. La Religion*  
*m'a paru un cahos obscur, où, malgré toutes*  
*mes lumières, je n'ai rien aperçu de bien clair;*  
*mais à présent, tout change de face à mes*  
*yeux. Je vois que la Religion Chrétienne est*  
*la seule véritable, & je n'ai maintenant*  
*d'autre regret, que d'en avoir défendu les*  
*principes, sans les avoir réduits en pratique.*  
*Profite de mon exemple, reviens à toi-*  
*même, & que la Religion de tes Pères fasse*  
*désormais l'unique objet de tes vœux & de*  
*tes desirs.* “

Cette anecdote est la plus atroce calomnie que l'Enfer ait jamais inventée. Il y a nombre de personnes vivantes, qui peuvent rendre témoignage de l'attachement inviolable du célèbre ABBADIE à la Religion Chrétienne, & de la sincère piété, qui brilla toujours dans sa conduite. Ce qui démontre d'ailleurs l'atrocité de la calomnie, c'est ce qu'on rapporte d'une épouse, qu'il n'eut jamais, étant mort sans avoir été marié, & il y a encore des témoins, qui peuvent déposer de la manière édifiante, dont il a fini ses jours. On s'orne donc l'Auteur de

déclarer , dans quelle source il a puisé cette odieuse anecdote , & faute de cela , on déclare qu'on le tient pour un Calomniateur , comme tout autre qui a inventé un trait aussi noir , qu'il est faux. J'ai l'honneur d'être , &c.

AMSTERDAM ce 16e. Septembre 1760.





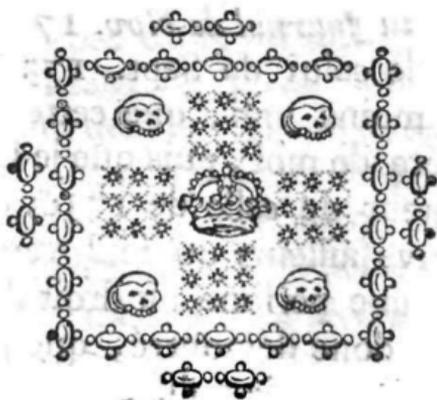
## AUX EDITEURS.

*Sur l'Histoire des Camifars, par M. COURT.*

**L'**HISTOIRE de feu M. COURT, sur les Camifars, n'est pas écrite par cet esprit Philosophique, qui fait discerner les petites révolutions d'avec les grandes, ou qui offre dans un ensemble bien cousu la totalité des événemens. Le goût prolix de l'Auteur l'a fait entrer dans des détails minucieux, qui tout au plus peuvent être intéressans pour les Descendans des Camifars. Le stile, sans être élagué, n'est ni pesant, ni en mauvais François, en un mot il ne causera que peu ou point de sensations désagréables; les réflexions sont assez solides & judicieuses; mais isolées & ne faisant corps avec l'ouvrage, qu'en tant qu'elles sont à la suite d'un ou plusieurs faits, & découlantes de la nature même de ces faits. Elles ne ressemblent pas mal au procédé d'un home qui, pour ménager sa modestie & faire conoitre néanmoins sa figure, à un Être qui n'en auroit aucune idée, lui présenteroit un squelette d'une part, (voilà les faits de M. Court) & les

chairs de l'autre , ( voilà les Réflexions ). Il faut convenir cependant , que la tractation d'une histoire de ce genre n'est pas aussi aisée qu'on pouroit le croire ; les événemens sont nombreux. Ici , plus qu'ailleurs , les plus petites omissions sont de conséquence : Tel est le sort des Guerres intestines, l'Enemi ne s'offre pas tout d'un coup ; il remue doucement ; sa marche est réfléchie & concertée ; le plus mince avantage est quelquefois le principe des plus grandes défaites , come des plus belles victoires. Ici ce sont de bones gens , dans leur origine , tardifs à la révolte , féditieux ensuite , mais forcés à l'être ; conduits insensiblement , par une longue disette d'instruction , jusqu'à croire que la Providence faisoit sourdre de leur sein des Prophètes & des Inspirés. Avides de tout ce qui tient au merveilleux & au prodige , on les voit s'armer de prétendus Oracles du Ciel , pour colorer leurs représailles inhumaines ; peu unis entr'eux , & mal disciplinés , on est surpris de les voir tenir tête , pendant long-tems à des Troupes réglées & à des Généraux. En un mot , je l'ai dit , ce sont de bones gens dans leur orige , ne desirant après tout que de manger en paix , à l'ombre de la Parole de Dieu , le fruit de leur héritage. L'Intolérance , toujours barbare , avoit déjà , par la révocation de *l'Edit de Nantes* ,  
 préparé

préparé les esprits à la révolte : Le Protestant n'ignoroit pas à quel Enemi il avoit à faire. Edits fulminans & réitérés , boucherie de Pasteurs & de Troupeaux , fiel Théologique , tout servoit en un mot à vivifier aux Enfans les pathétiques récits de leurs Pères. En faloit-il moins pour mettre entre leurs mains le Glaive de la vengeance , & pour en justifier tous les coups ? Tel est à peu près l'édifice charnu de cet ouvrage , construction un pen négligée par l'Auteur , en qui je n'ai guères admiré qu'une louable impartialité , tant dans la manière dont il s'est instruit lui-même , que dans celle dont il enseigne les autres ; qualité peu comune , je l'avoüe , dans la plupart des Historiens d'un parti ; mais qui seule cependant ne méritera jamais que le titre de fidèle & non de judicieux & agréable Historien.





## R E F L E X I O N S.

*D'un Solitaire sur la Lettre de M. de M\*\*\*  
aux' Editeurs. Voïés le Journal de Jan-  
vier 1761. p. 77.*

## AUX JOURNALISTES.

M E S S I E U R S.

**L**ORSQUE je réfutai le Siftème de M. de M\*\*\* sur l'égalité des biens, qui me parut très dangereux, je ne m'atendois pas à l'imputation qu'il m'a faite dans le Journal de Janvier. Elle est si dénuée de vraisemblance & il est si facile de la diffiper, qu'il fufit d'exposer fidèlement le fait, pour détruire une acufation auffi injufte. Je conviens d'abord, & rien n'est plus vrai, qu'une partie de l'Épître en vers du Journal de Nov. 1760. p. 420, a été tirée de celui de Sept. 1736; mais il n'est pas moins vrai, que cette Épître est toute entière de moi, puis que je fuis également l'Auteur de celle de 1736; & je défie qu'on trouve ailleurs un feul vers de cette Épître, & que perfone ait droit de la reclamer. Il est donc démontré, que je ne fuis point *Plagiaire*, puis qu'il est très permis de difpofer de fon propre bien, & d'y faire les

changemens qu'on juge à propos. Il paroît d'ailleurs manifestement , que cette Épitre est toute entière de la même main , & que celui qui en a fait la fin , qu'on n'ose contester , est bien capable d'avoir fait le commencement , qu'on a l'injustice de vouloir enlever au propriétaire. Mrs. les Journalistes ont peut-être encore dans leurs Papiers la copie de l'Épitre de 1736 , écrite de ma main , & ils peuvent rendre témoignage à la vérité. Si je me suis servi de mes propres paroles , c'est que je n'ai pas crû pouvoir m'exprimer mieux , sur le même sujet. Je ne suis pas riche de mes Productions , mais je n'ai jamais envié celles d'autrui. Il me paroît qu'il n'y a pas moins de bassesse & de mauvaise foi à se parer du génie & du travail des autres , qu'à les dépouiller de leur bien pour rétablir l'ancienne & prétendue égalité.

Vous voies , *Messieurs* , que cette accusation ne m'a pas causé un aussi grand embarras que le pense M. de M\*\*\* mon honneur ne dépend point des faux jugemens des homes : Il voit lui même que son triomphe est court & chimérique ; je suis bien fâché d'être obligé de lui arracher la victoire des mains , par cette déclaration , que je vous prie d'insérer dans vôtre Journal.

Je suis né pacifique , & je n'ai jamais attaqué personne ; beaucoup moins aurois-je ata-

qué M. de M\*\*\* dont j'estime les lumières & la probité ; j'ai même évité d'entrer avec lui dans la même carrière ; mais je ne fais pas quelle fatalité il m'a trouvé en son chemin, moi qui m'en éloignois. Il m'ataqua déjà en 1736, ce qui m'engagea à me défendre par l'Épître qui est en question. On voulut nous réconcilier, quoique je ne lui eusse fait aucune offense, à moins qu'il ne regarde come une injure de ne pas adopter à l'aveugle toutes ses opinions ; ce qui seroit un acte de tyrannie étonnant dans un homme qui paroît si jaloux de la Liberté particulière & publique. Quoi qu'il en soit, j'aportai à cette réconciliation cette facilité, cette sincérité, qui sont de mon caractère, & selon mon cœur. Depuis lors, je n'ai rien fait, rien écrit, qui puisse piquer contre moi M. de M\*\*\*. mais il y a des gens qui ne pardonnent pas les offenses qu'ils ont faites, comment seroient-ils assez généreux pour pardonner celles qu'ils ont reçues. Terminons ici cette petite dispute ; il importe assez peu au Public de savoir qui a tort, ou raison de M. de M\*\*\* ou de moi ; mais il nous importe d'employer utilement nos talens & notre loisir, & de ne rien publier qui soit dangereux à la Société, & qui puisse nuire à son repos & à son bonheur.

M. de M\*\*\*. n'a-t-il aucun scrupule, d'avoir fait imprimer sa Dissertation sur l'égalité

des biens ? Est-il bien persuadé de la vérité & de l'utilité de son Hypothèse ? Je lui rends plus de justice , & je crois qu'il ne la regarde lui même , que come une hypothèse propre à exercer son esprit , ainsi qu'un Auteur célèbre a soutenu certains paradoxes. L'un & l'autre sont sans doute bien éloignés d'approuver les conséquences dangereuses qu'on tire de leurs principes , & en particulier du système de M. de M\*\*\*. Si ce système sur l'égalité des biens , étoit admis, toute l'œconomie de la Société seroit renversée ; il n'y auroit plus d'ordre ni de subordination : Je ne répéterai point ce qui a déjà été dit sur ce sujet par d'habiles Ecrivains , je me bornerai à dire , que si ce principe étoit établi , on se trouveroit en droit de profiter du travail & de l'industrie d'autrui , & peut être se croiroit on autorisé de voler ceux qui seroient plus riches que nous.

On introduit par tout la fraude & le larcin ;  
 On peut impunément dépouiller le prochain ,  
 Et pour se procurer un ample nécessaire ,  
 Le réduire aux besoins d'une triste misère :  
 D'un principe si faux l'affreuse conséquence ,  
 Causeroit tous les maux , que produit la licence.

Et qu'on ne croie pas que cette conséquence soit imaginaire ; un Homme célèbre ,

par son Esprit, la mettoit en pratique, & foutenoit que tous les biens devoient être partagés également, & que les Riches n'étoient que des usurpateurs. Il se faisoit justice à lui même, & ne se faisoit aucun scrupule de voler. M. de M\*\*\*. est bien éloigné de cette coupable conduite, qui répugne à la conscience de tout honête home, & qui éteindroit certainement toute émulation, tout amour du travail & fomenteroit l'indolence & la paresse.

Ce mauvais & dangereux principe est celui du *Code de la Nature*, Ouvrage pernicieux & qu'on ne peut trop détester. Ce qui paroît avoir quelque bon côté dans la spéculation, est impraticable ou très mauvais dans la pratique. Ici par exemple, si on suppose deux Pères, qui aient chacun vingt mille écus, mais dont l'un n'ait qu'un Fils, & l'autre plusieurs Enfans; le partage de cette succession détruira nécessairement l'égalité entre les Héritiers de ces deux Pères. Le Fils unique sera riche, & les Enfans de l'autre Père seront pauvres, ou n'auront qu'une fortune très médiocre.

Voici encore qui démontre le danger de la théorie, quand on veut la réduire en pratique; le Peuple Romain, allarmé avec raison de la Loi cruelle, qui rendoit le Débiteur esclave de son Créancier, & donoit même à

celui-ci le droit de le faire mourir, ne pût jamais obtenir, malgré ses instances répétées, l'abolition de toutes les dettes. Le Sénat & les Tribuns même ne crurent pas, qu'il y eût de l'équité à priver les Propriétaires de leurs biens, acquis légitimement ; ils se contentèrent de moderer la peine infligée aux Débiteurs insolvables. Mais en voilà assez sur ce sujet, qui mérite une attention particulière, & je suis persuadé que M. de M\*\*\*. lui même est très capable de réfuter ses propres principes.

Je suis &c.

J. B. T.



## L E T T R E

*Aux Editeurs, sur l'utilité des Questions, qui se proposent dans les Journaux, avec l'indication de quelques sujets, que l'on souhaiteroit d'y voir traiter.*

M E S S I E U R S ,

J'AI lû avec beaucoup de plaisir, dans vos Journaux d'Août & de Septembre, les Réponses aux questions ou sujets, que j'avois proposés dans celui du mois de Juillet dernier, conjointement avec trois amis, qui s'intéressent vivement, aussi bien que moi, au succès du *Journal Helvétique*. Recevés, *Messieurs*, les justes remerciemens que je vous dois, d'avoir ainsi répondu à nos vûes, en inserant ces questions dans votre Journal. Je me sens d'autant plus engagé à vous en marquer ma reconnoissance, que la manière dont on les a discutées, a suffisamment rempli nôtre but. En éfet, les Réponses qu'on a données contiennent tout ce qu'on pouvoit dire d'essentiel dant cet objet: Elles sont bien écrites, & renferment des pensées judicieuses & des réflexions justes & sensées,

des raisonnemens clairs , solides , convain-  
cans , & conséquemment propres à répandre  
un grand jour , sur les questions dont on  
demandoit la solution.

Il me semble , *Messieurs* , qu'un des en-  
droits par lesquels on doit admirer votre  
Journal , & qui prouve aussi son utilité ,  
c'est qu'on y est admis à proposer des sujets ,  
sur lesquels on peut s'exercer avec fruit ,  
ainsi que j'essaierai de le démontrer tout à  
l'heure : Oui , je l'ose avancer , il me paroît  
que quelques sujets intéressans , dignes par  
cela même d'ocuper des Ecrivains , qui se  
piquent d'émulation , & qui aiment à faire  
part de leurs lumières , proposés de tems en  
tems par des personnes , qui ont pour but  
leur instruction propre & celle du Public ,  
peuvent être d'une utilité manifeste. Efecti-  
vement , le Lecteur , ceux qui proposent les  
sujets , ceux qui les traitent , peuvent éga-  
lement y trouver leur compte & leur avan-  
tage particulier : C'est de quoi l'on convien-  
dra sans peine , si l'on daigne peser les raisons  
que je vais alléguer , qui , à mon sens , sont  
de poids.

Propose-t-on quelques sujets à traiter ,  
l'attention du Lecteur se trouve aussi-tôt ré-  
veillée , sa curiosité piquée ; il se réjouit dans  
l'attente des Pièces qui paroîtront sur ce su-  
jet ; & quand elles lui sont parvenues , il

les lit avec d'autant plus de plaisir, qu'il les atendoit avec impatience. Ravi d'y trouver de quoi éclairer son esprit, le but qu'il se propose en les lisant est d'en retirer cet avantage. Là, il découvre des vérités d'autant plus dignes de son attention, que les sujets qui les ont fait éclore sont importants. Là, il puise des connoissances utiles, des idées qu'il n'avoit pas, & trouve de quoi appuyer celles qu'il avoit déjà. Là, il apprend à penser, à raisonner, à juger des choses, à se diriger dans la recherche de la vérité, & à envisager les objets sous les différens points de vue dont ils peuvent être susceptibles.

Ceux qui proposent les sujets, ou ils le font pour comparer leurs idées avec celles des autres, ou ils ont pour but de profiter de leurs lumières, ou leur dessein est de réveiller l'émulation du Public : Au premier égard, s'ils remarquent de la conformité entre leurs pensées & celles de ceux qui leur ont fait passer les leurs, cela leur fait éprouver une forte de joie & de satisfaction, & sert à les affermir & à les confirmer dans leurs sentimens : Au second égard, ils sont véritablement charmés, qu'on leur développe des matières sur lesquelles ils desirent d'avoir des notions claires & précises, & qu'on les mette par là même en état d'étendre & de perfectionner leurs connoissances :

Au dernier égard , come ils se proposent une noble fin , ils voient avec plaisir qu'on exerce ses talens & ses lumières avec succès, & qu'on se pique de marquer de l'amour & du zèle pour ce qui peut contribuer à éclairer l'esprit, à former le cœur, à épurer le jugement & à rectifier ce qu'il peut y avoir de défectueux dans nos idées & dans la manière dont on envisage les choses.

Ceux qui traitent les Sujets sont bien aises d'exercer leur plume sur des matières, qui peuvent donner lieu à d'importantes réflexions , à des vérités instructives , sur lesquelles il ne leur seroit peut-être pas venu en pensée de donner leurs idées, si on ne leur en avoit pas fourni l'occasion ; ils se font d'autant plus de plaisir de travailler sur ces sortes de matières , qu'ils s'y trouvent incités & animés , tant par l'empressement qu'on témoigne de les voir traiter , que par l'envie qu'ils ont de rendre publiques des productions , qui sont le fruit de leur émulation & de leur amour pour les Sciences : D'un autre côté , ils sont charmés d'employer leur tems à l'avantage du Public , & de répondre aux vûes de ceux qui cherchent à satisfaire une noble curiosité.

Voilà en peu de mots , *Messieurs* , ce que j'avois à dire , pour appuyer mon sentiment par rapport à l'utilité qui résulte des Sujets

propofés dans le *Journal Helvétique* ; ce que je fens beaucoup mieux , & que le Lecteur intelligent comprendra mieux , que je ne l'ai exprimé. Conféquemment, j'ôse me flater que vous voudrés bien favorifer la démarche que je fais de propofer les Sujets ci-après. Ils font, come vous le verrés, du ressort de votre Journal, dont le but capital est de fournir l'instructif & l'utile, & d'inspirer le defir de s'instruire : Répondés à mes vües, *Messieurs*, je vous en conjure, en inferant cette Lettre, & les Sujets qui l'acompañent dans vôtre Journal. Ils font, à mon avis, au moins les premiers, affés dignes d'attention, pour exciter l'émulation des perfones, qui font à même de les traiter, & pour doner lieu à des Réflexions utiles : Les voici.

## S U J E T S.

1. *La Philofophie cherche la vérité; la Théologie la trouve, mais la Religion seule la poffède.*
2. *La Sageffe enrichit, parce qu'elle rend les richesses superflües (\*)*
3. *L'hypocrisie*

---

(\*) Cette pensée est de SENEQUE : C'est le langage qu'il tenoit de la Philofophie.

3. *L'hipocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu.*
4. *Nos vertus ne sont guères que des vices déguisés.*
5. *L'esprit est la dupe du cœur.*
6. *Il n'est pas donné à tout le monde d'aller à Corinthe.*

L'heureux succès qu'ont eu les judicieux Auteurs des Réponses dont j'ai parlé ci-dessus, fait que je souhaiterois extrêmement qu'ils nous donassent leurs idées sur ces Sujets; c'est à quoi je les invite avec toute la considération que je leur dois. Quant à vous, *Messieurs*, recevés les assurances du dévouement absolu avec lequel j'ai l'honneur d'être, &c.

LAUSANNE





## NOUVELLES ACADEMIQUES.

**L'** ACADEMIE des Belles Lettres de MONTAUBAN tint, selon l'usage, son Assemblée publique le jour de ST. LOUIS. Cette Séance fut remarquable par la réception de quatre nouveaux Membres, qui prononcèrent leurs Discours d'entrée, immédiatement après l'Eloge historique des Académiciens qu'ils remplaçoient.

Le premier de ces Eloges, lû par M. l'Abbé BELLET, fut celui de M. de CAHUSAC, mort le 20 Juin 1759.

M. de LACORE, Intendant de la Généralité de MONTAUBAN, qui remplaçoit cet Académicien, décrivit dans son Discours, en Magistrat rempli d'amour pour le bien public, les divers avantages que l'Etat peut retirer de la culture des Lettres, & fit remarquer qu'en éfet, elles ont servi de nos jours à éclairer l'Agriculture, les Manufactures & le Commerce.

M. l'Abé BELLET reprit la parole, pour lire l'Eloge historique de M. FORESTIER, mort le 25 Septembre 1759.

M. MALARTIC de MONTRICOUX, Premier Président de la Cour des Aides, ren-

ferma avec beaucoup d'élégance, dans son Discours de réception, tout ce qu'on peut dire de plus honorable pour les Lettres & de plus flatteur pour l'Académie.

M. de St. HUBERT répondit à M. LACORE & à M. de MONTRICOUX. Il les caractérisa avec beaucoup de délicatesse & de vérité & ne manqua pas d'observer combien aujourd'hui les homes en place se font un honneur de se distinguer par leur amour & par leur zèle, pour la gloire des Arts.

M. BERNOI lut ensuite une Ode sur *l'Emploi du temps*.

Elle fut suivie de l'Eloge historique de M. l'Abé PRADAL, mort le 25 Mars 1760.

Après cette lecture, faite par M. l'Abé BELLET, M. TEULIERES, Avocat, successeur de M. PRADAL dans l'Académie, apuia fortement dans son Discours de réception, sur l'utilité des Académies & sur la différence de l'Esprit & du Génie.

Enfin M. l'Abé BELLET lut l'Eloge historique de M. le Comte de MIRAN, mort le 7 Avril 1760.

Dans ces quatre Eloges, lus par M. BELLET, le Public a reconu, que si l'Amitié a tenu le pinceau, pour peindre les Académiciens morts, elle n'a cependant employé que les couleurs de la Vérité.

M. MARQUEGRET, Avocat, élu à la place

de M. de MIRAN, s'attacha dans son Discours à relever le prix des exercices Académiques. Il prouva, que la faculté de penser seroit inutile aux homes, si la parole ne leur fournissoit le moyen de se communiquer mutuellement leurs idées & que les Académies lui rendent à cet égard les plus grands services, parce qu'en travaillant à perfectionner le langage, elles nous apprennent à manifester nos idées de la manière la plus exacte & la plus précise;

M. de St. HUBERT répondit à ces deux nouveaux Académiciens, en rapellant à l'un ses premiers succès littéraires, & en augurant bien des leçons que l'autre a reçues d'un Père, également estimé & chéri de ses Concitoyens.

M. LATHALA lut ensuite une Dissertation sur les Scordisques, Gaulois d'origine & transplantés sur les bords du Danube. Il appuie les conjectures de quelques Savans qui prétendent, non seulement que les Scordisques sont sortis du Querci, mais qu'ils étoient Ladurciens.

Enfin M. FABÉ BELLET lut une Ode sur un sujet relatif au Discours couronné par l'Académie.

L'on informa aussi le Public dans cette Assemblée, que M. le Maréchal Duc de RICHELIEU, Pair de France, Gouverneur de la Haute & Basse Guyenne, l'un des Quarante de l'Académie Française &c. n'avoit pas dédaigné

dédaigné de joindre aux Titres dont ils est décoré , celui d'Académicien Associé de l'Académie des Belles-Lettres de MONTAUBAN.

L'Académie propose , pour sujet du Prix de 1761 cette Question: *Pourquoi les Arts utiles ne sont ils pas plus cultivés que les Arts agréables ?* conformément à ces paroles du Sage: *Diligenter exerce Agrum tuum* Prov: XXIV. 27.

L'Académie avertit les Orateurs de s'atacher à bien prendre le sens du sujet , qui leur est proposé , d'éviter le ton de déclamateur , de ne point s'écarter de leur plan & d'en remplir toutes les parties avec justesse & avec précision , dans un Discours de demi-heure de lecture tout au plus.





## E X T R A I T

*De la Comédie intitulée LES MOEURS  
DU TEMS.*

CETTE Pièce, qui n'a qu'un seul Acte, a été extrêmement suivie & applaudie, malgré la simplicité de son Intrigue, que quelques Critiques sévères envisageoient par cette raison come foible. Les Lecteurs pourront s'en faire une idée, par l'extrait suivant.

GERONTE, Père de JULIE, a conduit DORANTE dans sa Maison de Campagne & lui a fait espérer de lui acorder en Mariage sa Fille, qu'il aime éperduément. DORANTE, jeune home très estimable, mais nouvellement arrivé de Province, & conséquemment peu au fait des mœurs de la Capitale, consulte CICALISE sur ses craintes. GERONTE paroît refroidi à son égard; il reçoit des réponses équivoques, qu'il ne fait à quoi attribuer. CICALISE lui reproche sa négligence à plaire au Père de JULIE & sur tout à la Comtesse sa Tante. Elle en fait les portraits :  
 „ Je vous avois dit que le Père de JULIE,  
 „ riche Financier, faute d'esprit, se piquoit  
 „ de bon sens; qu'il se miroit sans cesse

„ dans son opulence & croioit qu'un millionnaire  
 „ étoit le premier home du monde &c. . . .  
 „ Autre tort ( dit encore CICALISE ) M.  
 „ GERONTE sans faire cas des talens , a  
 „ cependant un home , qui lit pour lui les  
 „ nouveautés : C'est son *Barème* , en fait  
 „ d'esprit , qui lui fournit des jugemens tout  
 „ faits & le met en état de parler à tort &  
 „ à travers de tout ce qui paroît. Il a pris  
 „ M. GERONTE pour le héros de ses Vers :  
 „ On vous les montre ces Vers , qui de  
 „ M. GERONTE ne font pas moins qu'un  
 „ grand home , un home d'Etat , & vous  
 „ n'applaudiffes pas de toutes vos forces ?

DORANTE , d'un seul trait , caractérise  
 toute sa candeur : „ J'ai eu , dit-il , l'honê-  
 „ teté de ne rien dire. “

CICALISE passe au Portrait de la Com-  
 tesse. „ Je vous avois dit , que cette digne  
 „ Sœur de GERONTE , demeurée Veuve  
 „ d'un home de qualité , qui l'a laissée sans  
 „ bien , aimoit fort à médire , & surtout à  
 „ médire de M. son Frère , qu'elle traite de  
 „ petit Bourgeois ; que sa fureur étoit de  
 „ ne point vouloir être la Sœur de ce Frère ,  
 „ qui cependant a pour elle un respect im-  
 „ bécile , qui n'agit que par ses conseils , ne  
 „ voit que par ses yeux. Un autre que vous ,  
 „ feroit parti delà , pour renchérir sur les  
 „ médifances de la Comtesse , ou du-moins ,

„ il y auroit aplaudi : Point du tout ; vous  
 „ osés la contredire , vous faites le bon-  
 „ home, vous défendés contre elle toute la  
 „ terre : Il n'y a pas jusqu'à son Frère ,  
 „ dont vous vous établiſſés le protecteur ;  
 „ & ce qu'il y a de rare , c'est qu'après  
 „ avoir défendu vis à vis du Frère les Gens  
 „ de mérite & à talens , vous défendés ,  
 „ vis à vis de la Sœur , les Gens de finances.“

DORANTE répond judicieusement : „ Mais  
 „ c'est que j'en conois de très estimables ,  
 „ & que du ridicule de quelques uns, il ne  
 „ faut pas en faire le ridicule de tous : Au-  
 „ jourd'hui l'on a la fureur de tout blamer ;  
 „ une infinité de fots par nature se font  
 „ méchans par air &c.

CIDALISE augmente les craintes de  
 DORANTE en lui confiant , que come elle  
 aime le Marquis , elle soupçonne que la Com-  
 tesse jalouse , cherche pour le lui enlever ,  
 à lui faire épouser sa Nièce , & que le Mar-  
 quis pourra bien s'y prêter , pour rétablir  
 ses affaires , & paier ses dettes. DORANTE  
 s'étonne , qu'une Femme come CIDALISE  
 puisse aimer ce Marquis , avec la conoissance  
 qu'elle a de son caractère. „ La raison & les  
 „ principes , répond CIDALISE , ne garan-  
 „ tissent pas toujours de la séduction : Per-  
 „ suadée qu'il m'aimoit , séduite par l'élé-  
 „ gance même de ses ridicules , ses défauts ne

me paroïſſoient que des graces „ C I D A L I S E ajoute , qu'elle veut profiter d'un Bal maſqué , qui doit ſe donner le même ſoir , pour ſ'éclaircir , ſ'il lui eſt poſſible , ſur les vrais ſentimens du Marquis , qui eſt perſuadé , de même que la Comteſſe , qu'elle n'y aſſiſtera pas & qu'elle va partir pour Paris.

D O R A N T E , dont la timidité ne lui a pas encore permis de ſ'assurer du cœur de J U L I E ſe propoſe de faiſir la même ocaſion pour entretenir ſa Maitreſſe.

Dans ce moment J U L I E entre un livre à la main. Elle n'y lit pas , & paroît plongée dans une profonde rêverie. C I D A L I S E en profite pour faire écarter D O R A N T E , de manière cependant qu'il puiſſe entendre leur converſation.

Il n'eſt pas difficile à C I D A L I S E d'apprendre de la ſincère J U L I E , que la Comteſſe a deſſein de lui faire épouſer le Marquis & que c'étoit le ſujet de ſa rêverie. Elle n'eſt pas long-tems à lui faire avouer auſſi ſon inclination pour D O R A N T E. En rendant compte de la façon dont la Comteſſe lui a parlé du Marquis , J U L I E dit , qu'elle l'a aſſûré „ Que „ c'étoit un home , qui n'épouſera point ſa „ Femme pour l'aimer , & qui lui laifſera „ toute la liberté qui convient „. C I D A L I S E feint d'inſtruire J U L I E de ce que c'eſt que la Mode : „ A l'égard de l'amour , dit elle ,

„ le cœur ne fuit pas la mode ; mais la mode  
 „ est de se passer du cœur. JULIE rejette  
 la mode & veut s'en rapporter à son cœur.  
 DORANTE , qui a entendu l'aveu de JULIE ,  
 paroît pour lui jurer une tendresse éternelle.  
 CICALISE les quite : Ils ne restent qu'un  
 instant ensemble. Le Marquis surprend  
 DORANTE au pied de JULIE , qui fait un  
 cri de surprise & disparoit.

DORANTE déclare au Marquis toute la  
 violence de son amour pour JULIE & lui  
 demande compte en quelque façon , des  
 dispositions du Père. Il finit par dire , que  
 Julie est à ses yeux un trésor inestimable ,  
 & que prétendre la lui ravir , c'est vouloir  
 lui arracher la vie.

Le Marquis répond : „ Trésor inestimable !  
 „ Tarracher la vie ! Voilà de grands mots....  
 „ & ce ton pathétique que tu y joins . . . .  
 „ Sais-tu, qu'avec le titre surané de Baron, tu  
 „ as rapporté de ton vieux Chateau une façon  
 „ de penser tout à fait gothique , & qu'il n'y  
 „ a pas jusqu'aux *espèces* , qui te trouveront  
 „ très ridicule ? Je te le dis en Ami , mon  
 „ pauvre Baron , très ridicule.

D O R A N T E.

„ Eh ! par quelle raison je vous prie ?  
 „ Quoi donc , l'amour

„ L'amour ! L'amour ! ce mot ne signifie  
 „ plus rien. Apprens donc une fois pour  
 „ toutes , mon petit Parent de Province ,  
 „ apprens donc les usages de ce Pais-ci : On  
 „ épouse une Femme, on vit avec une autre,  
 „ & l'on n'aime que soi.

Cette Scène continue sur le même ton ;  
 DORANTE presse enfin le Marquis de lui  
 dire s'il veut le servir. Celui-ci répond :  
*Eh ! mais . . . . assurément . . . . sans doute.*  
 DORANTE piqué de ces réponses équivoques  
 & dédaigneuses sort en l'assurant , qu'on ne  
 lui ôtera pas impunément ce qu'il aime , &  
 qu'avant de posséder JULIE . . . „ Vous  
 „ m'entendés M. le Marquis . . . sans adieu.

LE MARQUIS *seul.*

„ A la bone heure Baron ! Mais je comen-  
 „ cerai toujours par épouser moi. Ils sont  
 „ excélens , ces Messieurs de Province !  
 „ Parbleu , mon petit Cousin , si tu as de  
 „ l'amour , moi j'ai des dettes. Si je l'avois  
 „ oublié , voilà un home qui m'en feroit  
 „ souvenir : Mons *Dumon*, mon Intendant ,  
 „ un fripon qui me vend au poids de l'or  
 „ mon propre argent &c.

La Scène du Marquis avec son Intendant  
 ne renferme que des plaifanteries dures de  
 la part du Maître , & des plaintes de l'In-

tendant contre l'importunité des Créanciers ; ce qui fait dire au Marquis : „ ils ne savent „ donc pas que je me sacrifie pour eux ? je „ me marie. . . . Il me semble que c'est assés „ bien s'exécuter.

La Comtesse, dans la Chambre de laquelle il fait *une fumée odieuse*, ordonne d'apporter sa toilette dans le Salon, où elle rencontre le Marquis. Ils plaisantent l'un & l'autre du petit Cousin, home, dit la Comtesse, qui aimera sa Femme à la désespérer. Elle s'aplaudit surtout du dépit que fera à CICALISE le Mariage du Marquis avec JULIE. CICALISE vient dans ce moment prendre congé de la Comtesse : Celle-ci l'apercevant, dans le tems même qu'elle en médisoit le plus cruellement, s'interrompt pour lui dire : „ Bonjour „ Reine ! Tenés, nous parlions de vous, le „ Marquis & moi, & nous en disions beau- „ coup de mal.

CICALISE leur laisse entendre qu'elle en est très persuadée & qu'elle n'est pas dupe de cette ironie. Elle se retire, & ils restent persuadés avec plaisir, qu'elle part à l'instant pour Paris.

Pendant ces Scènes, la Toilette est apportée par des gens de livrée & deux femmes de chambre sont occupées à préparer tout ce qui est nécessaire, pour l'ajustement de la Comtesse, qui se met à sa toilette, lorsque GE-

RONTE entre. Il l'informe que tout est préparé pour le Bal, avec autant de soin que de dépense; mais il exhorte sa Sœur à prendre des plaisirs plus doux. „ Dites moi donc „ quel charme trouvés vous à veiller toute „ la nuit, pour dormir tout le jour? Est ce „ que le plaisir d'un beau Soleil. . . .

LA COMTESSE

„ Eh si, Monsieur, c'est un plaisir igno- „ ble; le Soleil n'est fait que pour le Peuple.

GERONTE

„ Ma Sœur, j'ai lû quelque part, qu'il „ n'y a de vrais plaisirs, que ceux du Peuple; „ qu'ils sont l'ouvrage de la nature; que „ les autres sont les enfans de la vanité, & que „ sous leur masque on ne trouve que l'ennui.

La Comtesse raille avec dédain cette façon de penser & débite à cette occasion les petites maximes de la coquetterie & de la mollesse, autorisées par le faux gout. De là, elle passe à l'affaire du mariage de JULIE avec le Marquis. GERONTE répugne à cette proposition; la Comtesse s'éforce de faire exclure Dorante, par le dédain avec lequel elle en parle, & les avantages qu'elle veut faire valoir, en faveur du Marquis; GERONTE, toujours opposé à

ces idées, lui dit : „ Votre Marquis n'a rien  
 „ & croit encore nous honorer beaucoup.

### LA COMTESSE

„ Il a un beau nom & un Régiment; bien-  
 „ venu partout : Apellés-vous cela rien ?

### GERONTE

„ A peu près ; tout cela bien aditioné ne  
 „ fait souvent en somme que de la fatuité & des  
 „ dettes. „

La Comtesse insiste sur le mérite de la naissance & du rang ; GERONTE sur la valeur & l'utilité réelle des richesses. Ne pouvant le persuader, elle a recours aux vapeurs. GERONTE demande pardon & se rend. La Comtesse le félicite & pour lui donner une idée de l'élevation où ce mariage peut conduire sa Fille, elle lui dit que le Marquis a dans sa Maison un Duché, qui pourroit lui tomber un jour. „ Ne seroit-il pas bien flatteur pour  
 „ vous, que votre Fille eut le Tabouret ? A  
 „ quoi GERONTE répond ; „ Le grand avan-  
 „ tage d'avoir un Tabouret ailleurs, quand  
 „ on peut avoir un bon Fauteuil chez soi. „  
 La Comtesse rougit pour son Frère de sa façon de penser & des termes dont il se sert. Le bon homme subjugué, se prête, par ordre de

la Comtesse à présenter lui même à sa Fille le Marquis , que la Marquise aperçoit à propos pour lui apprendre , que le Père consent à son mariage & s'en trouve honoré. Elle les congédie l'un & l'autre & reste seule à sa Toilette avec ses Femmes de chambre.

Cette Scène peint très bien la coquetterie, la médisance , & en un mot tous les travers de l'esprit & du Cœur des femmes à la mode. La Comtesse enchantée d'elle même , flatée de l'impression qu'elle croit faire sur les hommes, & en particulier sur le Marquis, se plaît à s'entretenir avec Finette du prétendu mérite de cet homme , dont les ridicules même flattent sa vanité.. De là elle passe à l'idée enchantresse des prestiges de la coquetterie & finit par fronder avec dédain les charmes ingénus de JULIE. La maligne Soubrette , avec un faux air de bonne foi , prend plaisir à la contredire en tout. Chaque contradiction lui attire une gronderie de la Comtesse , qui en cache le vrai motif sous prétexte de mal adresse dans les services qu'elle lui rend.

Sur la fin de la Toilette, JULIE arrive en habit de bal. La Comtesse lui donne des leçons sur l'importance du rang auquel son mariage avec le Marquis va la faire monter. Elle résume sa grave doctrine par ces paroles: *Vous serez présentée ; vous irés à la Cour ; voilà l'essentiel.*

JULIE, après que la Comtèſſe l'a quittée, s'entretient ſeule de ſes ſentimens pour Dorante, qui ſurvient, & reçoit d'elle l'aſſurance qu'elle ne fera jamais au Marquis. Ils rentrent enſemble dans la Sale du Bal.

GERONTE ſe dérobe au tumulte de ce Bal, pour venir dormir ſur un Sopha. Il entrevoit bien, dans ces réflexions, que le Marquis ne plait pas à ſa Fille & que ſa Sœur l'a engagé dans une ſotiſe. Il déplore l'aſcendant que les Femmes prennent ſur les homes, mais il n'a pas la force de ſ'y ſouſtraire.

Pour donner une idée exacte du dénouement, il convient de tranſcrire en entier le reſte de cette Pièce.

CIDALISE, *entre ſur la Scène en domino, ſon maſque à la main.*

„ Le Marquis me fuit ; il me croit à Paris ;  
 „ j'ai le même domino que la Comteſſe ;  
 „ il me prend pour elle ; ſachons ſ'il me  
 „ trahit. (*Elle met ſon maſque.*)

CIDALISE, LE MARQUIS, GERONTE,  
*ſur un ſopha dans un coin, d'où il n'eſt pas aperçu par les autres Acteurs.*

LE MARQUIS.

„ Je vous cherchois, Comteſſe ; je viens

„ de voir *Julie* avec un Masque qui ressemble  
 „ fort à *Dorante* : j'ai peur que la petite  
 „ personne n'en soit entêtée.

CIDALISE, *prise pour la Comtesse.*

„ Que vous importe ?

LE MARQUIS.

„ J'avoüé que je ne vise pas au cœur de  
 „ *Julie* ; c'est ici un mariage d'argent. En  
 „ échange d'une grosse dot , je lui donne mon  
 „ nom & ma livrée ; car vous jugez qu'il  
 „ n'y aura que cela de commun entre elle &  
 „ moi. Quant au Beau-père, c'est un In-  
 „ tendant que je prends , & un Intendant  
 „ d'espèce nouvelle.

GERONTE, *à part, dans un coin.*

„ Un Intendant ! Oui-dà ; écoutons.

LE MARQUIS.

„ D'ordinaire , nos Intendants nous rui-  
 „ nent ; & je compte bien que ce sera moi  
 „ qui ruinerai celui-ci , mais...

CIDALISE, *à part.*

„ Ne me voilà que trop bien éclaircie...  
 „ Le traître !

LE MARQUIS.

„ Que dites-vous ?

CIDALISE.

„ Eh bien , mais...

LE MARQUIS.

„ Le mariage n'est pas fait : *Geronte* n'a  
 „ consenti qu'avec peine ; & je crains que  
 „ *Dorante* & *Julie* ne fassent naître des  
 „ obstacles.

CIDALISE.

„ N'est-ce point que vous sentez vous-  
 „ même quelque chose qui vous arrête , &  
 „ que *Cidalise* vous tient encore au cœur ?

LE MARQUIS.

„ *Cidalise* ! Ah , vous plaisantez , *Comtesse*.

CIDALISE.

„ Non ; toute sa rivale que je suis , je  
 „ l'estime. Et . . .

LE MARQUIS.

„ Oh ! parbleu , *Comtesse* , encore un

„ coup , vous voulez rire ; une petite mi-  
 „ naudière qui a la prétention du sentiment ,  
 „ de l'affectation au lieu de graces; du jargon ,  
 „ au lieu d'esprit : Vous avez donc oublié  
 „ ce que nous en avons dit tantôt , & com-  
 „ bien vous & moi l'avons chamarrée de  
 „ ridicules.

C I D A L I S E , à  *demi haut*.

„ L'abominable home ! . . . Contrai-  
 „ gnons-nous encore.

L E M A R Q U I S , la *reconnoissant*.

„ C'est la voix de *Cidalise* , ô Ciel ! . . . tâ-  
 „ chons de nous retourner.

C I D A L I S E.

„ Mais cependant elle s'atendoit à rece-  
 „ voir votre main ; & vous devez du moins  
 „ vous faire quelque reproche de l'avoir  
 „ trompée.

L E M A R Q U I S.

„ Je m'en ferois un de l'inquiéter plus  
 „ longtems. Belle *Cidalise* , cessez de feindre ,  
 „ je vous ai reconue d'abord.

C I D A L I S E.

„ Quoi , M. le Marquis !

## LE MARQUIS.

„ Oui , Madame , pour vous punir de  
 „ votre méfiance , j'ai feint de vous prendre  
 „ pour la *Comtesse* ; mais quelle différence !  
 „ Elle a bien quelque chose de votre taille  
 „ & de votre voix. Mais cette grace toute  
 „ particulière , mais cette façon noble de  
 „ se presenter. . . . .

( *En ce moment la Comtesse arrive masquée , avec un domino pareil à celui de Cidalise , & s'approche doucement d'elle & du Marquis.*

## CIDALISE , à part , l'apercevant.

„ Bon ! voilà la *Comtesse*. . . Le hazard est  
 „ heureux. . . (*Haut.*) On ne peut nier , M.  
 „ le *Marquis* , que Madame la *Comtesse*  
 „ n'ait des charmes.

## LE MARQUIS.

„ Je crois qu'on peut tout au plus se sou-  
 „ venir qu'elle en a eu.

## LA COMTESSE , à part.

„ Est-ce de moi qu'il parle ?

CIDALISE.

## CIDALISE.

„ N'ai-je pas entendu quelque bruit ?

( *Le Marquis se tourne du côté que Cidalife lui montre , qui est oposé à celui où est la Comtesse , pendant ce tems-là , Cidalife substitue la Comtesse à sa place , en lui disant à l'oreille ,*

„ A vous le dez , *Comtesse* ,

LE MARQUIS , *se retournant.*

„ Il n'y a personne. Que disiez-vous de  
„ la Comtesse ?

LA COMTESSE , *qui a pris la place de Cidalife.*

„ Mais je disois qu'elle n'a point encore  
„ passé l'âge de la jeunesse.

LE MARQUIS.

„ Dites qu'elle s'y croit toujours , parce  
„ qu'elle en a tous les travers.

LA COMTESSE.

„ On vante son esprit.

## LE MARQUIS.

„ On vante donc ce qu'on ne conoit pas !  
 „ Pour moi je n'ai vû à la Comtesse que des  
 „ airs & des prétentions; joignez-y le ridicule  
 „ de traiter Geronte de petit Bourgeois, come  
 „ si elle n'étoit plus la parente de son frère ,  
 „ & ses vapeurs de comande , que ce benet  
 „ de frère prend pour bones.

LA COMTESSE, *se démasquant.*

„ Je n'y puis plus tenir.

LE MARQUIS.

„ Que vois-je ?

LA COMTESSE.

„ Celle dont vous faites un si beau por-  
 „ trait, Monstre que vous êtes !

CIDALISE, *qui a passé de l'autre côté,  
 le tirant par la manche.*

„ Vous mériteriez bien aussi quelque  
 „ épithète de ma part ; mais je m'en tiens  
 „ au mépris.

GERONTE, *s'avançant.*

„ Et moi qui étois dans ce coin, d'où

„ j'ai tout entendu , trouvez bon , M. le  
 „ *Marquis* , que je me joigne à ces Dames ,  
 „ & que je vous conseille de vous pourvoir  
 „ d'un autre Intendant ; je ne me sens pas  
 „ digne de l'honneur d'être ruiné par vous.

*Julie* & *Dorante* surviennent. *Geronte* leur promet qu'ils feront unis le lendemain. Le *Marquis* se retire , en disant avec fatuité :  
 „ Monsieur , je vous baise les mains.

*Geronte* , content d'être défait du *Marquis* , propose lui-même de continuer le bal , ce qui forme le divertissement , & termine la Comédie.





## HISTOIRE

*De MUSTAPHA  $\text{\textcircled{E}}$  de BAJAZETH arrivée  
en 1553.*

**D**E toutes les Histoires tragiques , je ne crois pas qu'on puisse en trouver une, qui le soit d'avantage , que celle que je viens de lire dans l'histoire du seizième Siècle , & que je vais copier presque mot à mot , ne faisant que resserrer les événemens, pour rendre la narration plus vive & plus intéressante. Je conserverai même jusqu'aux noms propres des Acteurs.

MUSTAPHA étoit Fils aîné de l'Empereur SOLIMAN, fameux par ses victoires & par ses Conquêtes ; les Turcs se promettoient que le Fils ne dégénéreroit point , & que la gloire de son règne égaleroit celle de son Père ; il avoit déjà signalé sa valeur contre les Persans : Une physionomie noble & martiale, un port majestueux , un génie supérieur rendoient ce Prince cher aux Janissaires & à toute la Nation ; mais l'amour qu'on lui portoit le rendit suspect à SOLIMAN. La Sultane ROXELANE, qu'il aimoit si passionément qu'il l'avoit épousée , contre l'usage des Turcs , irritoit encore sa sombre jalousie par les soup-

çons & les alarmes qu'elle jettoit fans cesse dans son esprit; elle regardoit ce Prince, que SOLIMAN avoit eû d'une autre Sultane, come un obstacle invincible à l'avancement de ses Fils, puis qu'étant l'ainé, il devoit nécessairement succéder à l'Empire, qu'elle vouloit faire tomber à BAJAZETH, celui de ses trois fils qu'elle aimoit le plus, & qui auroit été digne du trône, si le Cadet avoit eû droit de le remplir, au préjudice de l'ainé.

Pour y parvenir, il avoit encore plus d'un degré à monter. Outre MUSTAPHA, le plus proche héritier de l'Empire, BAJAZETH avoit encore un Frère ainé, nommé SELIM, que leur Père chériffoit, parce qu'il lui ressembloit, & qu'il étoit cruel come lui (\*).

Il étoit d'une ambition, qui ne respectoit ni la nature, ni la justice, & regardoit ses frères come des victimes qui lui étoient dévouées. Le cadet de ces Princes nommé ZIANOCHIR étoit d'un caractère bien différent; modeste, plein de douceur & d'humanité, il étoit capable de la plus forte amitié.

---

(\*) Ce même SOLIMAN, si cruel, ne pût s'empêcher de pleurer, lors qu'aïant pris *Bude*, Capitale de la Hongrie, & étant entré dans le Palais du jeune Roi LOUIS, qui venoit d'être tué dans la fameuse & funeste bataille de *Mobatz*, il vit le portrait de ce Prince; tant il est vrai que les principes d'humanité ne peuvent s'éteindre.

Il s'étoit furtout étroitement uni avec **MUSTAPHA**, & avec **ZAIRE** sa Sœur, qui avoit épousé le grand Vizir **RUSTAN**, homme de basse extraction, fier & violent, haïssant les Sciences & les Arts, mais courageux & attaché à **SELIM**, dont les inclinations étoient semblables aux siennes, & qui lui avoit promis de le maintenir dans la place de grand Vizir, pourvû qu'il lui aidât à monter à la première, & à parvenir à l'Empire.

La Mère de **MUSTAPHA** étoit morte; il n'avoit plus pour lui que son mérite & la faveur des Soldats & du Peuple, ce qui le rendoit redoutable aux yeux de son Père. Pour se dérober à sa jalousie, il résolut de s'éloigner, & come les Turcs avoient alors guerre contre les Persans, il demanda le commandement de l'armée, qu'on ne pût lui refuser; mais on lui donna pour Lieutenant, ou plutôt pour Chef, le grand Vizir, auquel **SOLIMAN** donna un ordre secret de le faire périr, s'il trouvoit une occasion favorable. Avant que de partir pour l'armée, **MUSTAPHA** recommanda à son Frère **ZIANCHIR** la Sultane **ATALIDE**, qu'il avoit épousée, & dont il avoit un Fils unique, qui faisoit son amour & ses espérances. Rien de plus beau que les sentimens de cette Sultane, & rien de plus tendre que leurs adieux. Elle prévint qu'elle ne verroit plus ce Prince, & qu'il ne pou-

voit échaper à la haine & à la vengeance de ses Enemis. *Je vous dis adieu, pour la dernière fois*, lui dit-elle, en l'embrassant & fondant en larmes. *Cet Enfant, qui vous tend les bras, n'aura bientôt plus de Père, & vous suivra dans le tombeau; je conois la barbarie de ROXELANE, & la perfidie de RUSTAN. On ne l'a placé auprès de vous, que pour le mettre plus à portée de vous porter le coup mortel; je crains plus ses mains cruelles, que celles de l'Enemi.* MUSTAPHA tacha de la rassurer, mais elle ne lui répondit que par ses pleurs.

Son pressentiment ne fut que trop sûr; à peine ce Prince fut-il arrivé à l'Armée, que le Grand Vizir lui dressa des embuches; mais come il se défoit de lui, il eût soin de les éviter. Ne pouvant réussir par ce moien, il écrivit à SOLIMAN, que MUSTAPHA s'affectionoit toûjours d'avantage les Soldats & les Officiers, par ses actions, ses discours & ses manières; qu'il étoit trop fin & trop prudent pour doner dans aucun piège, que si on ne l'arrêtoit dans sa marche, il alloit s'ouvrir le chemin du Trône, & qu'il n'y avoit que la présence de l'Empereur, qui pût réprimer son ambition. Le Sultan éfraié par des ombrages & des craintes, que ROXELANE avoit soin de rendre plus terribles, se rendit à *Alep*, & ordona à MUSTAPHA de venir auprès de lui. Ce Prince, qui conois-

soit le caractère dur & cruel de son Père , & qui savoit les mauvais offices qu'on lui avoit rendus , hésita quelque tems sur le parti qu'il devoit prendre; mais, sûr de son innocence, il crut qu'il pouvoit se reposer sur elle. A peine fut-il entré dans la Tente de l'Empereur , qu'une troupe de muets fondit sur lui pour l'étrangler : Il se défendit courageusement , mais enfin , il falut céder au nombre & à la force. Ainsi périt ce Prince si digne de régner. ZIANCHIR son Frère, qui avoit sù son arrivée à *Alep*, courut dans la Tente de SOLIMAN pour l'embrasser , mais il ne vit que son Cadavre , étendu sur la terre , arrosée de son sang. Cet afreux spectacle l'émût & l'attendrit si fortement, qu'il tira son Cimetière , & le plongea dans son sein. Il tomba sur le corps de MUSTAPHA , & la mort réunit deux Frères , que rien ne pouvoit séparer.

L'Épouse de MUSTAPHA & son Fils n'eurent pas un meilleur sort ; on fit entendre à SOLIMAN , que si on le laissoit vivre , il pourroit un jour venger la mort de son Père ; ce fut l'arrêt de sa condamnation.

L'Empereur comanda qu'on le fit mourir. Le Bacha , qui étoit chargé de cet ordre sanginaire , vouloit épargner à l'Épouse de MUSTAPHA la douleur de voir tuer son enfant. Il fit semblant de la consoler , & de s'attendrir sur sa destinée , & les aiant menés

à une maison de Campagne, sous prétexte de le distraire un peu de son affliction, il l'éloigna un jour adroitement de son Fils, auquel il anonça l'ordre qu'il avoit de le faire mourir. Cet Enfant, qui pouvoit avoir dix ou onze ans, & qui promettoit beaucoup, ne parût point émû, & dit qu'il ne regrettoit que sa Mére. Il ofrit sa tête aux muets, qui l'étranglèrent. La Sultane arriva, come il expiroit; sa douleur fut sombre, profonde & muette; elle n'éclata point en plaintes, en pleurs & en sanglots; elle embrassa tendrement le corps de son fils; elle l'arrofa de ses larmes, & tirant un poignard, quelle tenoit caché pour le défendre, elle s'en servit pour s'ôter la vie à elle même. Après avoir perdu un Epoux & un fils chéris, la vie auroit été un suplice pour elle; la mort étoit le seul soulagement à sa douleur. Le Bacha, le Ministre & le témoin de ce spectacle terrible, s'éloigna promptement d'un lieu si plein d'horreur.

*On donera le Mois prochain l'Histoire de BAJAZETH.*



## O D E

*tirée du Ps: LXXXI.*

**Q**ue l'Univers entier vienne avec allégresse,  
 Pour louer le Seigneur par des sons éclatans,  
 Et que, par des transports de joie & de tendresse  
 On célèbre en tout lieux ces glorieux instans!  
 Que la plus vive ardeur entonne le Cantique,  
 Et fasse jusqu'aux Cieux entendre la Musique,  
 Qui doit porter partout le sacré Nom de DIEU;  
 Que par des tons bruyans éclate la trompette,  
 Qu'à ces accens divers se joigne la musette  
 Et que tout objet vain, s'éloigne de ce lieu.

O jour, ô moment plein de joie,  
 Où DIEU nous dona ce Statut,  
 Lors que, pour nous montrer sa voie,  
 Lui même il en fit l'institut!

JOSEPH reçut alors un brillant témoignage,  
 Et DIEU lui fit entendre un langage nouveau,  
 En lui faisant voir un flambeau,  
 Qui le déli vreroit d'un indigne esclavage.  
 J'ai sù, dit le Seigneur, te soulager le doz,  
 En brisant à tes pieds le joug qui te surcharge;  
 Tu ne te verras plus foulé jusques aux os,  
 Ma bonté désormais te fera vivre au large,  
 Et tu vas éprouver un tranquile repos.

Ta Voix jusques a moi , parvint dans ta détresse ,  
 Ma Clemence aussitôt voulut t'en tetirer ,  
 Et pour te faire respirer ,  
 Ma main secourut ta foiblesse ;  
 Et malgré les éclats d'un tonère éfraidant ,  
 Ma Parole pour toi fut un son atraiant.  
 A *Mériba* ta désobeissance ,  
 Me laissa voir peu de soumission ,  
 Et cependant mon extrême clémence ,  
 Te fit jour de ma compassion.

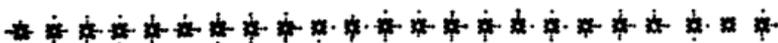
Sois attentif , mon Peuple , & que ma voix t'éveille ,  
 Redouble ton attention ,  
 Pour les Dieux étrangers fois plein d'averfion ,  
 Et n'ouvre point l'œil ou l'oreille ,  
 Aux traits de prostitution.  
 Sois toujous envers moi dans la dévotion ,  
 Je fuis moi seul ton Dieu qui te tirai d'Egypte ,  
 Et qui veut t'aider au besoin ;  
 Je t'ai choifi , pour mon Peuple d'élite ,  
 Tu feras l'objet de mon foin ,  
 Pourvû toujous , que ton esprit évite ,  
 Le mal & qu'il s'en tienne loin.

• Mais mon Peuple n'a point écouté ma Parole ,  
 Et fourd a ma voix qui console  
 Je l'ai livré moi même à son propre Conseil.  
 Oh ! si bien attentif à me marquer son zèle ;  
 Il auroit vû dans un réveil ,  
 Tous ses fiers énemis & leur race infidèle ;  
 Humbles , diffimuler leurs desseins envieux .

Et garder un profond silence.

Alors répandant l'abondance,

Que pour le rendre heureux j'eusse envoieé desCieux,  
Son fort auroit été, toujourns très glorieux.



## P O R T R A I T

*De M. J. B T. à M. G \* \*. sur deux rimes.*

**V**ous me demandés mon Portrait ?

Mon cher Ami, je le craione : —

Je suis entré dans mon Autone,

Et je ne suis ni beau, ni laid.

J'ai l'Ame tendre, douce & bo ne,

Et mon Cœur volontiers pardone

Tout le mal qu'on peut m'avoir fait.

Au malheur d'autrui je friffone.

Fut-ce l'home le plus abjet

Ce n'est jamais qu'avec regret

Qu'a son deffin je l'abandone ;

Et je suis sensible au bienfait.

Soit en public, soit en secret

Le Champ d'autrui je ne moissonne.

Le Bien n'est qu'un Colifichet.

Ai je formé quelque projet,

Avant qu'avancer je tatone,

Pour m'assurer où le but est.

Mon Cœur , que la Vertu façone  
 Ne s'ouvre point à l'intérêt :  
 Au vain éclat d'une Courone  
 Je préfère mon Cabinet.

Là , fans Maître , là fans Valet  
 J'exécute ce que j'ordonne ,  
 Et fans aller au Cabaret

Mon petit repas est tout pret.  
 Le seul apétit l'affaifone.

RACINE , PASCAL , BOSSUET  
 Suivis de FLORE & de POMONE ,  
 M'accompagnet dans un Bosquet.  
 Sur la branche un Chardoneret  
 Tantôt vole & tantôt frédone  
 Et mêle à l'air que je chanfone  
 Les doux accens de son fiflet.  
 Que Jupiter ou gréle ou tone  
 De mon fort je fuis satisfait.

Je tache d'avoir en éfet ,  
 Les qualités que je me done.  
 Mais je fuis loin d'être parfait.  
 Quand j'aperçois un bel objet  
 Je fens un trouble qui m'étone ;  
 Sur chaque fleur je papillone ,  
 Et j'aime à changer de fujet.  
 L'ennui naquit du monotone.  
 Tour à tour , je ris , je raifone ,  
 Et me livre à ce qui me plait.  
 De ce Public , qui nous blafone ,  
 Le fufrage est le feul bienfait ,

Que depuis trente ans je mitone.  
 Tandis qu'avec lui je jargone  
 Dupe d'un trop frivole atrait ,  
 La Mort peut-être me talone ,  
 M'avertissant que l'heure sone.  
 Sans m'éfraier de cet arrêt  
 Qui tous nos plaisirs empoisone ,  
 Je lui dirai, sans quolibet ,  
 Je suis à vous , Vieille Matrone :  
 Tenés , emportés mon paquet ;  
 Je vais suivre vôtre persone ;  
 De mes jours tranchés le filet.  
 Mais j'ai déjà fait le trajet.  
 Qu'elle immensité m'environe !  
 Par tout la Vérité raïone  
 Et nous impose le respect !  
 La Puissance soutient son trône ,  
 Et l'Erreur tremble à son aspect ;  
 O ! que le Monde m'est suspect !

GENEVE.





LA BONTÉ MAL DIRIGÉE.  
CONTE.

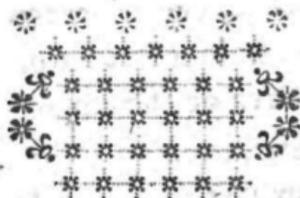
**P**rendre un juste milieu c'est fuir l'extrémité :  
La justice , en tout tems , doit s'armer de bonté :  
La Bonté doit aussi consulter la justice.  
L'excès d'une Vertu , souvent devient un Vice.

Un jeune home très riche , avoit un Précepteur,  
Bon par tempérament , mais très mince Docteur.  
Il redisoit sans cesse à son docile Elève ,  
La VERTU fait un HOME , & la BONTÉ l'achève.

Maitre de tous ses biens , Epoux d'une Beauté ,  
Nôtre Eleve eut plein champ d'exercer sa Bonté.  
D'Amis de tous états sa Maison fut peuplée :  
Demandoit-on cent Louis ? La somme étoit triplée.  
Exiger des Billets ! Jamais on n'y pensa :  
De s'aquiter aussi chacun se dispensa.  
Nôtre Home, avec le tems, s'aperçut que ses Rentes,  
Pour soutenir son train n'étoient plus suffisantes.  
Bientôt on lui trouva des Créanciers discrets :  
Mais faute de paier, les Fonds sont en décrets.  
Un Usurier Voisin , fatire ardent & sale ,  
Tenoit du Mobilier la Créance infernale :  
Déjà dans une chambre il veut tout enlever.  
La Dame du Logis en pleurs vint le trouver,  
Par ce bruiant éclat se croiant avilie ,  
Pour gagner un répi , sa Vertu s'humilie.

L'Usurier lui promet au delà de ses vœux ,  
 Pourvû que sur le champ , on contente ses feux.  
 Moment triste & fatal ! La porte étoit mal close ,  
 Le Mari survenant entrevit quelque chose.  
 L'Usurier satisfait , n'a trêve , ni repos ,  
 Qu'il n'ait tout enlevé , jusqu'aux moindres rideaux.  
 Coment , disoit nôtre home , ai je pû me conduire ?  
 O ! Bonté que j'aimois ! toi seule as fçû me nuire !  
 Tu me réduis au point d'un viel arbre séché ,  
 Et je me vois de plus Cocu sur le marché !  
 Mon Précepteur eut tort : Grande fut sa méprise !  
 La BONTE' sans PRUDENCE est Sœur de la BERISE.

G. M.



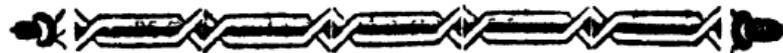


## L'OBSTACLE INSURMONTABLE.

## EPIGRAMME.

**A** son passage , un jeune Elève ,  
 Par son Tuteur recomandé ,  
 Me dit , pour voir vôtre Geneve ,  
 Il convient que je sois guidé.  
 La goutte venant de me prendre ,  
 J'étois peu propre à cet emploi :  
 Allés , lui dis je , avec mon Gendre ,  
 Il vous conduira mieux que moi.  
 De retour dans mon Domicile ,  
 Qu'avés vous vû dans nos Cantons ,  
 Demandai je à nôtre Pupile ?  
 Oh ! Monsieur , dit-il , les Maisons ,  
 M'ont empêché de voir la Ville-

M. D. M.



**M**. de la CONDAMINE Astronome de l'Académie des Sciences, vient d'être reçu de l'Académie Françoisé. Il est très dur d'oreille ? Voici une Epigramme à ce sujet de M. PIRHON.

**E**NFIN dans la Troupe immortelle ,  
 La CONDANINE entre aujourd'hui :  
 Il est bien fourd , tant mieux pour lui ;  
 Point n'est muet , tant pis pour elle.

O



## E N I G M E.

**N**ous sommes plusieurs frères  
 Qui nous livrons des intestines guerres,  
 Aux dépens des foibles humains.

Leur fort est en nos mains.

A chaque instant du jour, sur tout ce qui respire  
 Dans ce vaste Univers,  
 Chacun de nous exerce son empire;  
 Et par nos mouvemens & nos combats divers,  
 Mortel, tu nais, crois, meurs, & tombes en ruïne.  
 Lecteur, si tu le peux, devine.



## L O G O G R I P H E.

**D**EPUIS long-tems tu m'abandones,  
 Cher Lecteur, quoique tous les jours  
 Avec agrément tu moissonnes  
 Les fruits de mon ancien secours.  
 Piqué de cette léthargie

Je cherche encor à fixer tes regards.

Prends donc mes huit membres épars;  
 Range les à ta fantaisie.  
 Ils t'offriront un de ces jeux,  
 Où le coup d'œil & la justesse,

Ont, peut-être , au gré de tes vœux  
Plus d'une fois couronné ton adresse ,  
Tantôt , couru par la jeunesse ,  
De mes plaisirs tumultueux ,  
Je fais lui prodiguer l'yvresse.  
Tantôt , à peine suis-je né ,  
Que de ma voix l'indiscrette indécence  
Fait soudain , suivant l'ocurrence ,  
Rire , ou rougir , tout un cercle étoné.  
Ici , victime de l'envie ,  
Je fus , hélas ! assassiné :  
Là , jadis à mon culte impie  
Je vis maint autel destiné.  
Je tiens mon rang dans la musique.  
Je me suis aussi sans façon  
Fausilé dans l'art hérauldique.  
Tantôt je suis petit poisson ;  
Tantôt je deviens grande ville.  
Je puis encor d'un meuble utile ,  
Ofrir les comodes douceurs.  
Enfin , tout voïageur habile  
Doit à propos user de mes faveurs.  
C'est te fournir assés ample carrière ,  
Pour t'amuser , ou te mettre en souci.  
Restons en là pour aujourd'hui ;  
Car mon but n'est que de te plaire ;  
Et je pourois te causer de l'ennui.

Le mot de la première Enigme de Janvier est FANTOME : Celui de la seconde CAREME.

Come on nous a fait espérer de nous envoyer l'explication en vers du premier Logogriphe, nous renvoions encore d'en doner le mot : Celui du second Logogriphe est CHERCHER.

\*\*\*\*\*

## T A B L E.

<b>C</b> inquième Lettre d'un Protestant, employé dans la Mission pour convertir les Juifs.	133
Fragmens Historiques II <sup>me</sup> . Fragment.	147
Réflexions sur ce Sujet Académique: La droiture du cœur est aussi nécessaire pour la recherche de la vérité, que la justesse de l'esprit.	167
Lettre à l'Auteur qui a doné une courte idée des Lettres de M. J. J. Rousseau.	175
Remarques critiques sur le 1 <sup>er</sup> . Tome de l'Histoire de Pierre le Grand.	180
Aux Edit. sur l'Ouvrage intitulé: Lanti-Sans-Souci ou la Folie des nouveaux Philosophes.	189
Lettre aux Auteurs de la Bibliothèque des Sciences, pour justifier le célèbre Abbadie.	190
Aux Editeurs sur l'Histoire des Camisars.	193
Réflexions sur la Lettre de M. de M. aux Edit.	196
Lettre sur l'utilité des Questions que l'on propose dans les Journaux.	202
Nouvelles Académiques.	208
Ext. de la Comédie intitulée les Mœurs du Temps.	212
Histoire de Mustapha.	230
Ode tirée du Psaume LXXXI.	236
Portrait de M. J. B. T. à M. G <sup>***</sup> .	238
La Bonté mal dirigée Conte.	241
L'obstacle insurmontable Epigramme.	243
Epigramme de Pirhon.	idem
Enigme & Logogriphe.	244